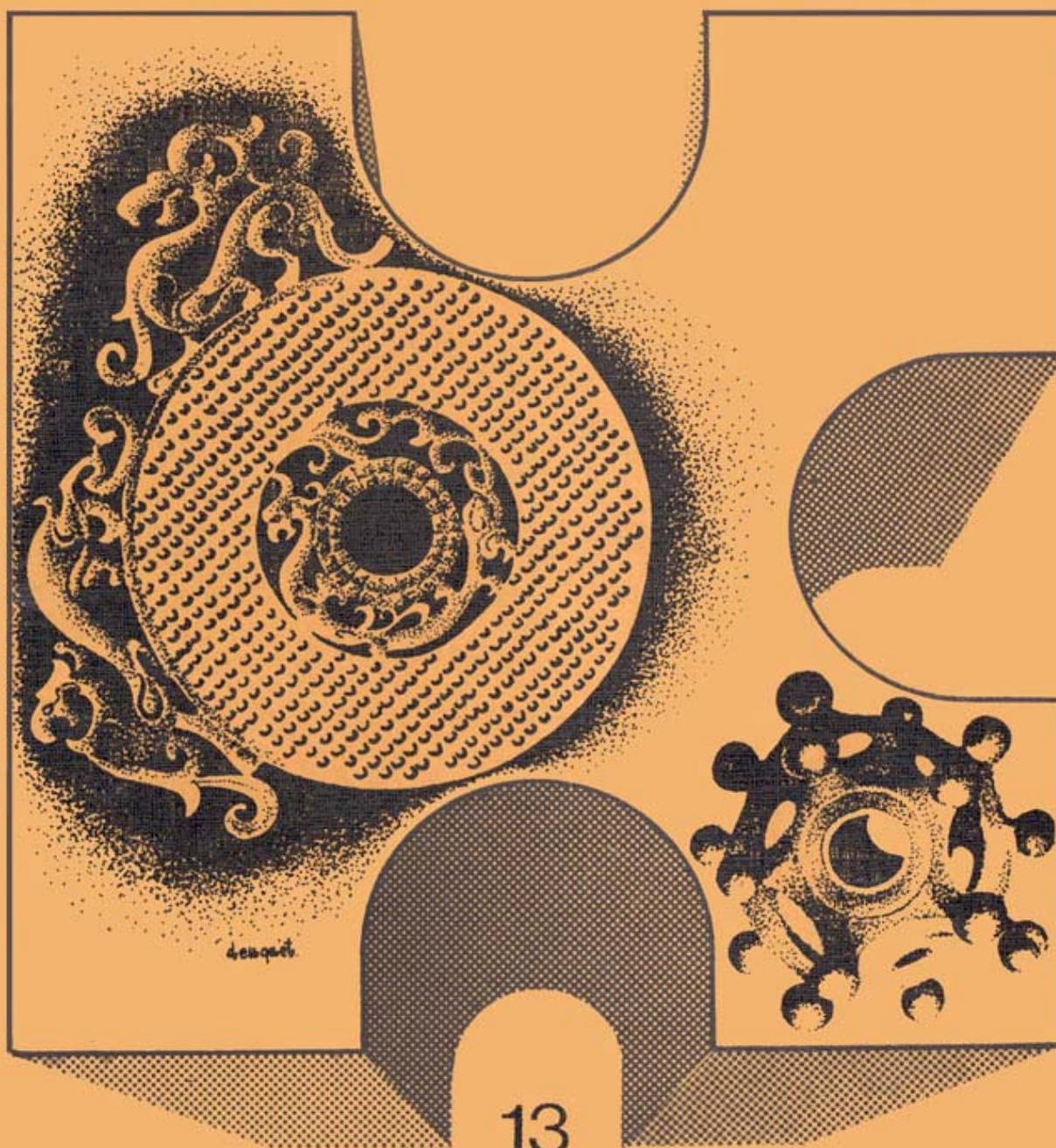


# KADATH

CHRONIQUES DES CIVILISATIONS DISPARUES



13

MAI - JUIN - JUILLET 1975

80 FB. - 10 FF. - 6 FS.

**COMITE DE REDACTION :**

ivan verheyden, rédacteur en chef  
jean-claude berck, robert dehon,  
guy druart, patrick ferryn,  
jacques gossart, jacques victoor

**AVEC LA COLLABORATION DE :**

jacques blanchart, willy brou,  
professeur marcel holmet,  
pierre méreaux-tanguy,  
édith pirson, nicole torchet,  
michel-claude touchard,  
albert van hoorenbeeck, alfred weysen

**MAQUETTE DE GERARD DEUQUET**

1

## **AU SOMMAIRE**

— rencontre avec un paysan auvergnat, <i>entretien avec Emile Fradin</i>	3
— et abraham créa israël, <i>Ivan Verheyden</i> . . . . .	6
— la carte du vinland est-elle un faux ?, <i>Jacques Victoor</i> . . . . .	14
— races extracontinentales en mésoamérique, <i>Patrick Ferryn</i> . . . . .	19
— notre cahier sciences appliquées	
— le dodécaèdre : mesureur d'angle ?, <i>Pierre Méreaux-Tanguy</i> . . . . .	27
— le disque pi : jade astronomique, <i>Henri Michel</i> . . . . .	33
— post-scriptum : île de pâques, mégalithes . . . . .	39

# A LA RECHERCHE DE KADATH



Ami lecteur, n'hésitez pas à prendre la parole. Des sondages nous sont revenus avec la mention « très bien » à chaque poste : voilà qui est certes flatteur pour nous, mais qui ne nous permet guère de tirer beaucoup d'autres conclusions. Mais surtout, nous avons déjà souvent eu l'occasion de rencontrer des lecteurs qui poursuivent, isolément, de très intéressantes études auxquelles nous souhaiterions faire écho ou qui pourraient même faire l'objet d'une parution intégrale dans notre revue. Hélas, péchant par un trop grande modestie, ces personnes hésitent à nous rejoindre : maintes fois il nous fut répondu par un large sourire et un haussement d'épaules, sous-entendant : « Vous plaisantez, je ne suis pas compétent ». A ceux-là, nous voulons dire bien haut : « Détrompez-vous ! » Il est des énigmes archéologiques que nous hésitons encore à aborder, faute de documents, faute de renseignements. Ceux-ci, peut-être, les possédez-vous, et peut-être aussi pouvons-nous vous fournir ce qui vous manque. Croyez-le, avant que KADATH n'existe, nous étions comme vous isolés mais tenaces.

Ce treizième numéro devrait plutôt nous porter chance, puisque nous voilà à 40 pages. Lentement mais sûrement, notre action se développe. Incidemment, on nous sollicite à la radio, dans la presse, dans les librairies... voire même les agences de voyages, car c'est *notre* avis qu'on recherche. Cela nous fait plaisir, bien sûr, non pour les honneurs, mais pour notre action à tous, puisque cela démontre que nous sommes dans le vrai, que le nombre d'amateurs éclairés ne fait que grandir, et que ceux-ci désirent une information qui, pour côtoyer le fantastique, n'en reste pas moins ancrée dans la réalité. « Réalisme fantastique », disait-on en d'autres temps...

Ce numéro, proche de l'actualité par ailleurs, aurait pu comporter deux cahiers : sciences appliquées ou Amérique avant Colomb. Pour réaliser la couverture, Gérard Deuquet — et il faut l'en féliciter ici — s'est laissé séduire par l'aspect merveilleusement graphique du premier. Et, ma foi, notre « K » semble avoir été conçu aussi bien pour des objets que pour des statues ou des monuments ! Nous vous souhaitons donc une lecture particulièrement agréable, et vous fixons, comme convenu, rendez-vous en septembre.

KADATH

*Corps tailladés, yeux bridés, profil sémitique... même les pastilles sur les épaules rappellent la culture archaïque d'El Obeid à Sumer. Et pourtant : il s'agit de statuettes parmi les plus primitives de l'art précolombien, provenant du Guerrero.*



# Rencontre avec un paysan auvergnat

Des bruits de moteurs et des portières que l'on claque interrompent notre conversation. La grand-place de Glozel — entendez par là la cour de la ferme des Fradin — est bientôt remplie de véhicules et rapidement la petite pièce qui abrite le musée se trouve envahie par les visiteurs. C'était en plein mois d'août, un dimanche ensoleillé. Madame Fradin, arrachée à ses fourneaux — il était midi — accueillit les nouveaux arrivants qui nous regardaient nous éloigner en compagnie d'Emile Fradin, en murmurant à son égard : « C'est lui... » Il nous emmenait au Champ des Morts. Quelques centaines de mètres dans le pré qui se trouve derrière le hameau et nous voici sur les hauteurs du Bourbonnais, dominant ce qui fut peut-être le territoire des Glozéliens. En contrebas, au bout d'un long sentier à la pente plutôt raide, un espace rectangulaire, vert, bordé d'arbres, au milieu des genêts. La descente n'est pas aisée et il vaut mieux ne pas trop se laisser distraire par le magnifique paysage qui nous entoure.

EMILE FRADIN. Il en vient ainsi tous les jours, des dizaines — de partout et de plus en plus nombreux : des Français, des Belges, des Anglais, des Allemands, des Italiens... Les datations ont amené du monde. Les gens veulent voir, ils viennent et ils sont émerveillés. Ils ne comprennent pas comment on a pu douter de tout ça. Moi non plus, je ne sais toujours pas. C'est incroyable.

KADATH. Qu'est-ce qui a décidé les Danois à s'occuper de Glozel ?

E. F. Au début, ce n'était pas des Danois, mais des Suédois ; ils avaient écrit un livre, « Scandale à Glozel », puis ils ont voulu emporter des objets pour les faire dater. J'en avais parlé à Madame Morlet, mais elle n'était pas très favorable, n'ayant aucune envie de voir resurgir les ennuis que nous avions déjà connus. Mais moi, j'étais bien entendu convaincu de l'authenticité, cela ne me faisait donc pas peur, et je leur ai confié une tablette. Ensuite, par ces personnes-là, le Professeur Mejdahl a été amené à s'occuper des travaux, auquel d'autres se sont joints par la suite.

K. Des Danois, des Suédois, des Ecossais, des Anglais... mais les Français, que font-ils de Glozel ?

E. F. Ils ont été réveillés par le Ministre Jacques Chirac. Il est de la région et connaît très bien Glozel (Giscard d'Estaing aussi : il est de Clermont-Ferrand !) Ce sont des étrangers qui ont daté Glozel. Il s'est dit qu'il était temps que la France s'y mette aussi sérieusement. Alors, depuis, ça bouge : il est même question de construire un véritable musée à Glozel ! On fait des recherches pour retrouver les pièces qui ont disparu après les procès. Il y avait de fort folles choses en os et en ivoire là-dedans. Ils ont fait des demandes au Musée de l'Homme à Paris, mais je ne sais pas si elles sont là ; personne ne sait. Et puis, on vient me voir. On me dit : « C'est

extraordinaire ». Je leur réponds parfois : « Vous n'avez pas toujours dit ça... », à quoi ils me disent alors : « En effet, mais nous ne savions pas, nous n'avions pas de crédit pour faire les recherches... » Même depuis les datations, il y a encore des sceptiques et même... des anti-glozéliens. A présent, ceux-ci ont un autre problème : ils ne comprennent pas comment ces objets ayant deux mille ans ou plus, ont pu être cuits dans un four à pain ; mon four à pain ! Oh, mais je leur pardonne. Dernièrement encore, un ancien magistrat qui participa aux procès de 1931 a déclaré qu'il avait, dans sa jeunesse, suivi deux années de cours de dessin à l'Académie des Beaux-Arts avec Emile Fradin ! C'est inouï, comment ose-t-on dire de pareilles choses ? Je crois que si j'avais réellement été inscrit à l'Académie, cela se saurait... Si vous saviez tout ce que j'ai vu et entendu en cinquante ans : il y a eu du parti pris... on a voulu écarter le Docteur Morlet... on a voulu acheter ici à n'importe quel prix... Je ne leur en veux pas. Ce qui est dommage, c'est la crédulité des gens : ils lisent les journaux et certains croient d'emblée, d'autres deviennent adversaires, mais peu se donnent la peine de comprendre, de venir voir.

K. Que va-t-il se passer à Glozel à présent ?

E. F. Il y aura certainement de nouvelles fouilles, mais j'ignore quand. Il ne faut pas être pressé. Les travaux seront encore longs, il y a beaucoup à faire. Des spécialistes de l'étude du renne vont examiner les ossements et les gravures. Cela provoquera peut-être un recul des dates ou un rapprochement de la période de la disparition du renne dans nos régions. Puis il y a le problème de l'écriture, il paraît qu'on va s'en occuper.

K. A quand vos mémoires ?

E. F. On me l'a déjà demandé souvent. Un grand éditeur s'en préoccupe, mais moi j'ai le temps. Oh, j'ai déjà rempli plusieurs pages où je raconte ce qui est arrivé ; mon fils qui est instituteur m'aide énormément, mais parfois, j'en ai assez, ce qui fait que cela n'avance pas. Mac Kerell prépare un ouvrage sur Glozel, pour très bientôt.

Sur le Champ des Morts, les traces de la bataille archéologique se sont évanouies. On n'y voit plus que quelques dépressions dans la terre : un tas de branches recouvre la première fosse découverte en 1924 et sur la pente du terrain, un remblai indique une tranchée de fouilles, aujourd'hui comblée. Puis, nous remontons vers le hameau : nous sommes essouffés, Emile Fradin pas. Il a l'habitude. Il sourit, heureux. Il nous a montré les nouveaux trésors du Champ des Morts : de minuscules petits cylindres métalliques, enfouis dans le sol ou accrochés dans les branches des arbres : les sondes. C'est à elles qu'il doit son bonheur ; c'est grâce à elles que les savants viennent de lui dire — enfin — : « Glozel est authentique et unique en France, unique au Monde »...

## Petit agenda de la vie glozélienne.

Les travaux entrepris par l'équipe du Professeur Mejdahl débutèrent lors de leur première visite à Glozel au printemps de 1972. Depuis cette date, ils furent bien entendu de plus en plus nombreux ; et notre envoyé spécial, Emile Fradin lui-même, nous en tient constamment au courant.

Septembre 1972. L'équipe de Risô place deux sondes dans le sol du Champ des Morts.

Mai 1973. Troisième voyage, pour enlever les instruments.

Novembre 1973. Emile Fradin apprend les premières conclusions par une lettre de M. Silow, assistant de Mejdahl : « Suite à l'examen de deux tablettes prélevées au musée, il ressort formellement que Glozel est authentique ». Cette déclaration, reprise par la presse, ne manquera pas de susciter bon nombre de commentaires.

Octobre 1973. L'ancien professeur d'anthropologie, Louis-Claude Vincent (« Le paradis perdu de Mu ») écrit dans une série d'articles du journal *La Montagne*, que les Auvergnats qui ont gravé les tablettes de Glozel sont les lointains enfants des Mayas, eux-mêmes venus du continent englouti de Mu... M. Poursat, responsable des fouilles au niveau régional; déclare qu'il n'est pas question de rouvrir le dossier de l'affaire Glozel.

Janvier 1974. M. Henri Delporte, conservateur-adjoint du Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye : « On peut être pour ou contre Glozel, comme on peut être pour ou contre la mini-jupe. Seulement, la science c'est autre chose. Il va falloir entreprendre d'autres analyses, non pour prouver que Glozel est vrai ou faux, mais pour préciser sa nature ».

Un article de *Paris-Match* annonce : « Des savants danois, revenus cette année avec du matériel ultra-moderne, affirment : l'écriture de Glozel est antérieure à celle des Phéniciens ».

Avril 1974. Visite de MM. Mejdahl, Mac Kerell, Silow, François et Delporte. Opérant un sondage sous la première fosse découverte en 1924, ils découvrent un petit vase portant quelques signes, qui ira au Danemark pour datation. Une équipe de la BBC réalise un reportage filmé. Nouvelle visite de M. François et de spécialistes de Fontenay-aux-Roses, qui placent d'autres sondes et emportent de nouveaux échantillons.

Mai 1974. Article de Henri de Saint-Blanquat dans *Sciences et Avenir*. L'auteur, jadis féroce opposé à Glozel, y annonce les travaux en cours, et parle d'une date de 400 avant à 300 après J.-C., bref d'un Glozel gaulois ou gallo-romain.

Dans une lettre à Emile Fradin, le Professeur Mejdahl avance, pour les objets en argile, une ancienneté de 2500 à 3000 ans, et qu'il faudrait envisager une date beaucoup plus reculée pour les pièces en os et en ivoire. M. Labeyrie, directeur du Centre de Fontenay, se rend à Glozel et emporte des ossements afin de les soumettre au C-14. Selon lui, l'âge des objets en os pourrait être de 7 à 8000 ans. Un autre chercheur, M. Portal, attaché au même centre, projette de placer des sondes dosimétriques au Champ des Morts.

4

Juillet 1974. Visite des savants danois, écossais, anglais et français. De nouvelles sondes vont être placées jusqu'en août 1975.

Décembre 1974. La revue *Antiquity* publie le rapport des premières datations.

La revue *Historia* consacre huit pages à l'affaire de Glozel, sous le titre « Le trésor du laboureur », dans son numéro 38 consacré aux « Grands canulars ». Très mal renseigné et pour le moins adversaire de Glozel, l'auteur, Pierre Larrivé (mais un peu tard) regrette qu'Emile Fradin refuse obstinément (?) de soumettre les objets à la datation par la thermoluminescence... alors que les résultats viennent d'être publiés. Ceci est regrettable car cette revue, de par sa popularité, contribue à entretenir un doute malsain sur l'affaire. A méditer pour certains débats sur la nécessité d'une (auto)-censure...

Janvier 1975. Un des inventeurs de la datation par thermoluminescence, l'Anglais Hall, se rend dans l'Allier et propose de faire d'autres analyses encore.

Mars 1975. Le 22 se tient à Oxford une réunion du Symposium d'archéométrie, devant cent cinquante savants venus de douze pays, et il y est longuement débattu de Glozel. Voici le compte-rendu qu'en livre Jacques Gandebeuf dans le quotidien *Le Progrès* du 3 avril dernier : « Maintenant, nous n'avons plus le droit de rire. Ce que nous venons de voir et d'entendre est très sérieux. Pour l'équipe internationale des néo-glozéliens présents, le Professeur Mejdahl, Henri Delporte, Mme et M. Lemercier du Commissariat à l'Energie Atomique, ainsi que pour le Professeur Mac Kerell, l'heure avait enfin sonné. A Oxford, un certain Glozel est mort, mais un autre Glozel commence... MM. Henri Delporte et Jean-Pierre Daugas viennent de demander qu'un profil magnétique soit réalisé à l'endroit cent fois remué du gisement et surtout de ses alentours inviolés. Ces travaux consistent à diviser le champ en longues rangées rectilignes, puis à localiser les anomalies grâce à un magnétomètre. Au sujet de l'écriture de Glozel, le plus éminent épigraphiste du moment, le Professeur B.S.J. Isserlin de l'Université de Leeds, fit le point ; à partir de la nouvelle hypothèse de base, Glozel ancien de 2000 années, il précise que l'on reconnaît sur les objets gravés, des éléments qui rappellent l'ibérien, mais aussi en moindre part, le grec, le latin, l'étrusque et le phénicien. Le problème est d'expliquer maintenant ce mélange hétéroclite. Le Professeur Isserlin n'écarte pas l'idée d'inscriptions magiques, écrites en quelque sorte « pour ne rien dire » avec des emprunts opérés dans différents alphabets sans en comprendre le sens (1). Sans produire aucun effet, le baroud d'honneur des anti-glozéliens eut lieu, pour la forme... Le Directeur du département paléolithique au British Museum essaya de renverser le courant du symposium en lisant les notes, très dures à l'égard d'Emile Fradin, écrites voici un demi-siècle par le grand archéologue de l'époque, Sir Arthur Evans. Mais la nouvelle génération d'Oxford n'attacha pas la moindre importance à ces polémiques de mandarins... »

(1) Possibilité que nous avons envisagée lorsque nous nous demandions (Sp. Gl., p. 20) si les Glozéliens savaient réellement écrire.

## La renaissance de Glozel.

L'authenticité au site de Glozel vient d'être enfin reconnue. Nous vous l'annoncions au début de cette année. Dans son numéro 192 de décembre 1974, la très sérieuse revue *Antiquity* a publié les résultats des analyses effectuées par Hugh Mac Kerell (National Museum of Antiquities of Scotland), Vagn Mejdahl (Danish Atomic Energy Commission of Risø), Henri François et Guy Portal (Centre d'Etudes Nucléaires de Fontenay-aux-Roses). Les objets en céramique (tablettes, idoles bisexuées, « lampes » et vases à masque néolithique) ont été datés par thermoluminescence. (Voir KADATH Spécial Glozel n° 7, p. 31-32-34). L'ensemble des mesures donne une « fourchette » de 700 avant à 100 après J.-C. Résultat qui réjouit, bien sûr, car il lève enfin le voile de suspicion que certains faisaient planer sur l'intégrité de la famille Fradin tout entière. Et finalement, c'est là l'unique chose que souhaitait depuis cinquante ans Emile Fradin, et que n'a hélas pas pu connaître le Docteur Antonin Morlet. Ce sage homme avait vu juste lorsqu'il rédigea, quelques mois avant son décès en 1965, à l'âge de 83 ans, son « testament glozélien » : il y disait que c'était une bonne chose que d'avoir laissé inexplorée une importante partie du Champ des Morts, afin que le jour où toutes les passions se seraient éteintes, de nouvelles fouilles puissent vérifier l'exactitude des premières découvertes. Ce jour est enfin arrivé... et déjà les archéologues se bousculent à l'entrée de la maison des Fradin.



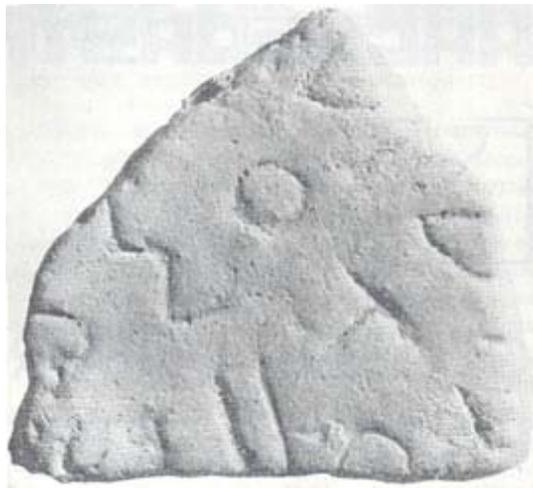
Le Professeur Mejdahl montre à Emile Fradin ce qu'il va planter dans son champ, et qui va faire son bonheur : des sondes.

L'authenticité de Glozel étant reconnue une bonne fois pour toutes, le travail sérieux va pouvoir commencer. Heureusement car, pour nous qui, tout au long de notre numéro spécial, proclamions bien haut à qui voulait le lire que le site ne pouvait être l'œuvre d'un faussaire, si génial soit-il, le problème ne fait que s'épaissir. A l'époque, nous avons tenté de mettre en évidence les grandes époques de cette station, et étions arrivés à la conclusion que, à une

époque dite de l'os, datant sans doute de la fin du Magdalénien, il fallait opposer une période néolithique, caractérisée par les objets en céramique. Nous nous étions étonnés de ce qu'une civilisation aussi originale n'ait pas débordé largement du Champ des Morts (Sp. Gl., p. 35), compte tenu du fait que sa durée d'existence avait dû être de six à sept mille ans. Cette question devient encore plus embarrassante, à présent que la période de la céramique est datée du premier millénaire avant notre ère. Car nous n'avons pas changé d'avis à propos des objets en os : jusqu'à preuve du contraire, ils sont contemporains de la fin du paléolithique. Non seulement le style des objets, mais encore la présence d'animaux aussi caractéristiques que la panthère et le renne sont des points de repère significatifs. Et voilà que Glozel s'est épanoui pendant, non six, mais dix millénaires. Voilà que Glozel a un pied dans la préhistoire et un pied dans l'Histoire ! Nous devons bien avouer que, si les datations par thermoluminescence nous ont permis d'asséner un coup fatal aux antiglozéliens, elles compliquent encore une situation déjà passablement confuse. Est-il prudent, dans l'état présent de nos connaissances, d'échafauder une théorie en accord avec les résultats des analyses ? Nous ne le croyons pas, du moins tant que nous rattachons Glozel, par ses objets en os, au paléolithique ou, à la rigueur, à l'épi-paléolithique. En ce qui concerne l'écriture glozélienne, nous en sommes à peu près au même point, c'est-à-dire nulle part. Des tentatives de décryptage sont, paraît-il, entreprises ici et là, mais nous pensons qu'il faudra peut-être encore de longues années avant que les tablettes ne nous livrent leur message, si message il y a. Glozel est, plus que jamais, une énigme archéologique. Les hypothèses contradictoires, les controverses et les disputes ne manqueront pas, nous en sommes persuadés. Une nouvelle « Affaire de Glozel » est sur le point de naître. Qu'elle ne quitte pas les limites d'une recherche scientifique constructive, voilà notre souhait le plus cher.

(propos et documents recueillis  
par Patrick Ferryn et Jacques Gossart).

Une des tablettes étudiées par l'équipe danoise.



# ENTRE LES LIGNES



## ET ABRAHAM CREA ISRAEL

A la recherche de certains personnages-clés, nous avons déjà plus d'une fois tenté de circonscrire, par la même occasion, l'importance des civilisations mésopotamiennes dans l'histoire des peuples. C'est ainsi qu'il a été possible d'authentifier l'existence d'un patriarche biblique nommé Hénoch, lequel n'est que la transposition d'un roi sumérien d'avant le Déluge. De même, le personnage mythique d'Oannès, qui vint à plusieurs reprises initier les hommes, peut être localisé dans l'histoire sumérienne, grâce au témoignage d'un historiographe nommé Bérose. Reprenant notre périple dans la Bible, nous tâcherons dans le prochain numéro de KADATH, de vous situer, en rapport avec le pharaon Akhénoton, le personnage de Moïse, lequel cristallisa un monothéisme latent, sous une forme qui allait traverser les millénaires. Notre propos, aujourd'hui, est de faire succinctement la jonction entre ceci et cela.

*« Ur projette sa lueur sur la tradition hébraïque. Un Abraham tout différent émerge du cheikh arabe que nous avait légué l'Ancien Testament. Sous le burnous du Bédouin, on peut discerner le rejeton civilisé d'une grande ville ».*

*Sir Leonard Woolley.*

6 Tout compte fait, le personnage d'Abraham n'a en soi rien de bien mystérieux, et l'on peut à peine parler ici d'archéologie parallèle. Le lecteur voudra bien nous excuser cet aspect un peu conventionnel, mais ce serait une erreur que de ne pas s'y attarder, car comme on le verra, mieux situer le personnage jette une lueur nouvelle sur les origines de trois des grandes religions actuelles, la juive, la chrétienne et l'islamique : toutes trois, elles considèrent Abraham comme un des principaux prophètes. Son apparition modifie sensiblement le caractère de l'Ancien Testament : après un début à allure nettement mythologique, il prend d'emblée une tournure beaucoup plus personnelle.

Et l'histoire biblique commence en fait avec Abraham. D'où venait-il ? A cette question, la science peut aisément répondre aujourd'hui, et pour nous il s'agira de rappeler comment l'archéologie a pu, dans ce cas bien précis, rétablir une vérité historique inscrite « entre les lignes » de la Bible. Les conséquences de cette étude n'apportant que peu de « révélations primhistoriques », je m'attacherai plutôt à montrer à quel point une confrontation archéologico-historique peut être enrichissante, et se présenter comme une véritable enquête policière. L'argumentation est faite d'une multitude de petites touches successives. Mais pour nuancée quelle soit, elle n'en est pas pour autant spécieuse, bien au contraire. Elle l'eût été si l'on s'en tenait rigoureusement à des discus-

sions interminables sur des textes. Par contre, la concordance de ceux-ci avec les réalités archéologiques met en lumière une évolution spirituelle, qui fut essentielle pour la civilisation occidentale, mais qui n'a rien de sensationnel, sauf qu'elle rend à Sumer ce qui revient à Sumer. La vérité historique globale ne peut qu'y gagner.

### « Ur en Chaldée ».

Le point de départ de cette confrontation archéologico-historique est à situer dans les fouilles qu'effectua, de 1922 à 1934, Sir Leonard Woolley sur le site mésopotamien de Ur. Il s'agit là d'une des découvertes les plus importantes du siècle, la cité remontant à l'époque sumérienne et s'étant perpétuée au travers des troubles provoqués par une irrésistible expansion sémitique vers le sud. Sargon d'abord, venu du pays d'Akkad, puis les Gutis venus des montagnes, imposèrent progressivement une coloration sémitique à la mystérieuse culture sumérienne, avant que celle-ci ne s'effondre sous le règne babylonien d'Hammurabi. Cette épopée, longue de plus de mille ans pour Ur — et de plusieurs millénaires pour l'ensemble de Sumer — se retrouve dans les diverses couches sondées par l'équipe de Woolley. Parmi celles-ci, citons pour mémoire, la trace d'« un » déluge, en l'occurrence trois mètres d'argile vierge due à des inondations au niveau de 4000 ans avant notre ère, et qui durent laisser aux habitants l'impression « du » Déluge.

Ur est en Chaldée. C'est du moins ainsi que fut dénommée la Mésopotamie méridionale à l'époque où l'on rédigeait les textes définitifs de la Bible. C'est vers —1100 seulement qu'une tribu appelée « khaldu » s'y répandit avec le peuple des Shutû. Or l'Ancien Testament affirme à plusieurs reprises que le patriarche Abraham était originaire de Ur en Chaldée. A cette époque déjà, c'était donc un anachronisme, puisque la cité avait été rayée de la carte en 1737 avant J.-C. Pourtant, les auteurs en question devaient savoir de quoi ils parlaient en situant Ur en Chaldée. Plus tard, l'historien Eupolémos d'Alexandrie, se basant sur Bérose, dit que « dans la ville de Kamarina de Babylone, que certains appellent la ville d'Urie, naquit dans la treizième génération (après le Déluge) Abraham, qui passa tous les hommes en naissance et en sagesse ». Kamarina signifie « ville-lune ». Et Ur était entièrement vouée au culte du dieu-lune Nannar (ou Nanna-Sin). La tradition qui situe à Ur la naissance d'Abraham peut donc être prise en considération.

Avant d'aborder la discussion proprement dite, plantons en quelques mots le décor du récit biblique d'Abraham. En cette époque mouvementée des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires avant J.-C., les destinées des grands empires, égyptien, babylonien, hittite, sont en train de se forger. L'Ancien Testament, dans ses généalogies, tente de suivre à la trace un petit groupe de nomades sémitiques, Araméens turbulents, qui errent aux confins des steppes arabo-syriennes. Les textes sacrés (essentiellement les Livres des Juges et l'Exode) situent ces pérégrinations aux alentours de l'an —2000. Et en effet, des noms de personnes et même de communautés araméennes apparaissent sur des tablettes de la période néosumérienne de Ur III (—2200 à 1950). A cette époque, on signale la présence de pasteurs nomades appelés « Habiru », lesquels par la suite vont s'enrôler comme mercenaires dans l'armée sumérienne. Philologiquement, « habiru » est équivalent à « hébreu » ; et précisément, dans la généalogie des patriarches, Héber précède Abraham de six générations.

Plus tard, vers le XV<sup>e</sup> siècle, les Habirus vont apparaître dans le nord de la Mésopotamie. Rien ne prouve que toutes les tribus habirus migrèrent ensemble, mais en tout cas la pérégrination antérieure d'Abraham de Ur vers Haran correspond de façon générale à ce changement géographique des Hébreux. Car il est dit dans la Genèse (XI, 31) que « Térah ayant pris Abram et Loth, ses fils, et Saraï sa belle-fille, il les fit sortir d'Ur en Chaldée pour aller dans le pays de Canaan ; mais parvenus à Haran, ils s'y établirent ». Haran est toujours en Mésopotamie, mais à près d'un millier de kilomètres vers le nord-ouest. Cette halte a une signification, comme on le verra par la suite.

Ce n'est qu'à l'âge de soixante-quinze ans que, sur injonction de Yahvé, Abraham sortit de Haran. Puis commence le long périple à travers la Syrie jusqu'au pays de Canaan, l'actuelle Transjordanie. Il ne s'y installera pas tout de suite car la famine règne, et il poursuit son chemin jusqu'en Egypte. Lorsqu'il en revint, « il était riche, et il avait beaucoup d'or et d'argent ».

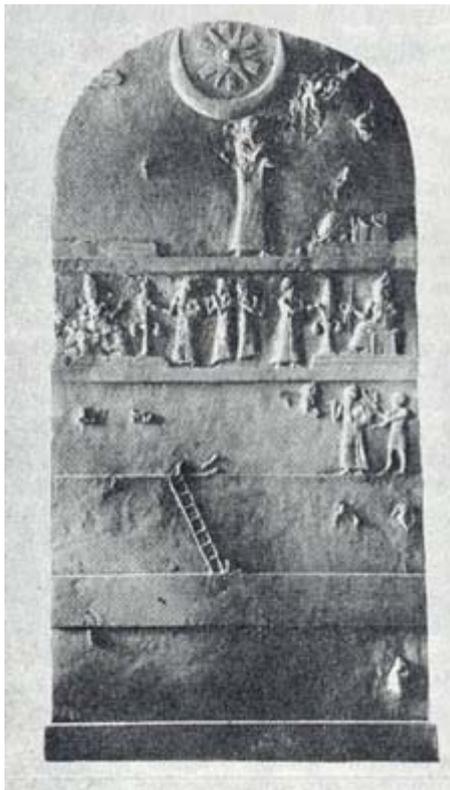
Le pays de Canaan était, lui, entré dans l'Histoire depuis déjà mille ans au moins. Des Sémites habitaient des villes telles que Jéricho et Jérusalem ; leurs cousins amorrhéens s'étaient établis autour du Liban, tandis qu'à l'est du Jourdain vivaient les Moabites. Pas étonnant donc qu'Abraham fut assez rapidement mêlé aux guerres que se livraient les rois sémites. Je passe sur les péripéties de tout cela, lesquelles se terminèrent par la bénédiction que lui prodigua Melchisédech, roi de Salem (Jérusalem), et qui se disait prêtre du Dieu Très-Haut — monothéisme assez surprenant dans l'esprit d'un de ces multiples rois païens. Toujours est-il qu'Abraham s'installa au pays de Canaan qu'il s'était partagé avec son frère Loth lequel, pour sa part, préféra aller habiter dans la ville de Sodome...

#### La « couleur locale » dans la Bible.

Afin de faire des recoupements valables, il va falloir maintenant : 1<sup>o</sup> procéder à une analyse critique des sources de l'auteur de la Bible et 2<sup>o</sup> analyser les résultats historiques qu'on peut tirer des fouilles archéologiques. C'est à cette tâche que s'est attaqué Sir Leonard Woolley (1). On a cru, jusqu'à la fin du siècle dernier, que les scribes n'avaient pu disposer que de traditions orales en ce qui concerne Abraham et Moïse plus particulièrement. Or depuis, les fouilles ont révélé que pratiquement à chaque période de l'histoire juive correspondent des témoignages écrits. Voici en bref quelques exemples :

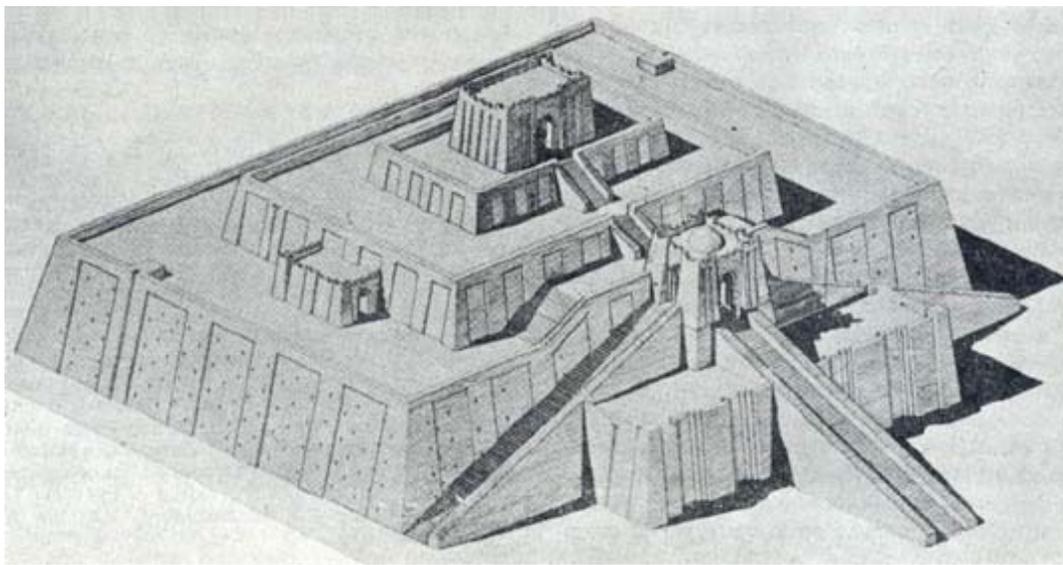
— à Tell el-Amarna, la cité d'Akhénaton, on a

- (1) Dans tout ce qui suit, je me suis en grande partie basé sur l'ouvrage de Sir Leonard Woolley : « Abraham, découvertes récentes sur les origines des Hébreux », Paris, Payot, 1949. Depuis la parution de cette étude, les vues de ce grand archéologue sont unanimement admises. Mais lui-même déjà, dans son argumentation, se basait à plusieurs reprises sur des démonstrations fragmentaires mais essentielles faites conjointement par des auteurs venus d'autres horizons. Citons parmi ceux-ci : Reisner, Fisher et Lyon, « Harvard Excavations at Samaria » ; C.J. Gadd, « The history and monuments of Ur » Burrows, « Notes on Harrian, Journal of the Royal Asiatic Society » ; Hoskins et Davey, « The riddle of the New Testament » et J.A. Montgomery, « Arabia and the Bible ».



8

Stèle en calcaire blanc d'Ur-Nammu (University Museum de Philadelphie). Le roi est représenté au-dessus, plus grand que les autres personnages. Sous ce registre, deux scènes séparées le montrent (accompagné du dieu familial) saluant la déesse Nin-Gal (à gauche), et saluant le dieu lunaire Nanna-Sin (à droite), lequel lui remet baguette et fil à plomb du maçon ; juste en-dessous, aidé d'un serviteur, il porte les outils du bâtisseur : une hache et une herminette. C'est lui qui fit reconstruire la ziggurat sous la forme qu'on peut voir ci-dessous.



### La III<sup>e</sup> Dynastie d'Ur.

- 2130. Ur-Nammu devient gouverneur et inaugure une dynastie de cinq rois, qui étendront bientôt leur souveraineté sur Akkad au nord, et Suse en Iran.  
Ur-Nammu jette les bases d'un code dont de nombreux éléments seront repris par Hammurabi. Il restaure la ziggurat en ruines, remplaçant la brique crue traditionnelle mais friable par de la brique cuite.
  - On signale la présence de pasteurs habirus dans la région.
- 2016. Première destruction par les Elamites (venus de l'est) et les Amorrhéens (du nord-ouest). Ibi-Sin est emmené prisonnier à Suse, avec la statue cultuelle du dieu-lune Nannar. Larsa, sous contrôle élamite, devient la nouvelle capitale sumérienne et, dans le nord, Babylone va s'ériger en royaume indépendant.
  - On note une migration générale de la tribu habiru vers le nord : c'étaient des colons sémites probablement mal vus par les Sumériens ; de plus, ils œuvraient comme mercenaires dans l'armée, et peut-être commençaient-ils à douter de l'avenir du roi Rim-Sin de Larsa.
- 1792. Hammurabi monte sur le trône de Babylone, et commence à exercer de fortes pressions sur le sud, envoyant ses agents occuper les routes et harceler les Sumériens au profit des Akkadiens.
  - Téhah, père d'Abraham, est possesseur d'un troupeau de chameaux, destinés aux transports terrestres. Probablement est-ce le moment pour lui de quitter Ur, en direction du nord-ouest, vers Haran.
- 1762. Rim-Sin est renversé, et Ur détruite en —1737. Hammurabi devient « roi de Sumer et d'Akkad »

- retrouvé des lettres écrites en cunéiforme et provenant de Palestine : les gouverneurs locaux correspondaient ainsi avec le Ministère égyptien des Affaires étrangères, et il y est, entre autres, fait allusion à des tribus araméennes se répandant à l'époque (XIV<sup>e</sup> siècle) en Palestine.
- à Ras-Shamra, en Syrie septentrionale, on a retrouvé des tablettes gravées d'une écriture cunéiforme, mais non plus syllabique comme en Babylonie de l'époque (XIV<sup>e</sup> siècle aussi), mais bien alphabétique. Et la langue employée est de l'araméen très voisin de l'hébreu.
  - les inscriptions de Serabit, dans le désert du Sinaï, sont tenues pour alphabétiques et pourtant plus anciennes que l'écriture phénicienne telle qu'on l'a retrouvée sur le sarcophage d'Ahiram, par exemple.

Ceci nous démontre donc que les documents cunéiformes devaient être répandus en Palestine, peut-être dès le XX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et que dès lors les scribes peuvent avoir utilisé des documents qui étaient contemporains des événements en question. Malheureusement, ces inscriptions sur cylindres et tablettes ne contiennent que rarement une histoire suivie (ce fut le cas également en Egypte), et ce que nous avons de plus complet sont encore les listes royales et quelques mythes. Tout le reste n'est que transactions, commémorations, incantations, etc. Il est par contre tout aussi vrai que la relation des faits par ceux qui en furent contemporains ne serait pas toujours le plus directement utilisable. Ceci est particulièrement vérifié dans le cas d'Israël, où il s'agissait avant tout de créer une nation et un Dieu. Les exemples sont nombreux où des événements plus récents et vérifiables sont déformés de façon délibérée, mais sans être truqués pour autant : simplement, la relation des faits n'est pas objective. Heureusement, les « auditeurs » des scribes étaient bons juges et pouvaient rectifier s'ils le désiraient. Par contre, lorsqu'il s'agissait de retranscrire des événements anciens déjà fortement stéréotypés, il n'était pas question de déformer des faits trop consacrés déjà par un long usage. Et ceci est très important pour la question de l'authenticité des sources.

La version définitive de la « Loi » juive, la Tora ou Pentateuque, remonte à la fondation du royaume d'Israël, plus précisément à l'époque (—962) où le peuple juif se scinda en deux royaumes : celui d'Israël au nord, et celui de Juda au sud. A ce moment-là, et à peu de temps d'intervalle, les traditions orales furent consignées en deux versions similaires qui ne fusionnèrent qu'au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : la version yahviste (ou jéohviste) du royaume méridional, et la version élohiste du royaume septentrional. Toutes deux racontent l'Histoire nationale d'Abraham jusqu'à

Salomon, mais avec bien sûr des variantes selon qu'elle concerne les tribus du nord ou du sud. Dans le Pentateuque, on distingue aisément ce qui provient de l'une ou de l'autre source. Le document le plus ancien reflète le point de vue des prophètes de l'Ancien Testament ; Dieu y porte toujours le même nom de Yahvé ou Jehovah. Le second tend davantage à l'objectivité, et moins à l'orthodoxie ; Dieu y est désigné par le pluriel Elohim. De toute cette tradition orale, seul le Livre de l'Alliance, c'est-à-dire les chapitres 20, 22 et 23 de l'Exode peuvent être attribués à Moïse, soit au XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le travail législatif fut poursuivi après lui et dans l'esprit de son enseignement, pour fournir finalement le Deutéronome, lui aussi fixé définitivement au VII<sup>e</sup> siècle. Enfin, toujours vers la même époque (c'est-à-dire l'exil en Assyrie et à Babylone), l'on vit apparaître le Code Sacerdotal, histoire généalogique allant d'Adam jusqu'aux rois de Juda, et qui est l'œuvre du clergé de Jérusalem. L'ensemble de ces quatre documents (yahviste, élohiste, Deutéronome et Code Sacerdotal) constitue donc le texte sacré juif par excellence, le Pentateuque.

De cette reconstitution de la tradition orale aussi bien que des relations écrites, on peut voir qu'il ne s'agit pas là de légendes populaires, mais bien de l'Histoire rassemblée par un savant dans les chroniques, codes de lois, archives de temples, etc. La première partie du Code Sacerdotal est une tentative d'explication des parentés ethniques ; la seconde est l'arbre généalogique lui-même, transcrit à partir de listes comme on en avait à Sumer. Les faits principaux qu'on y trouve sont implicites dans la tradition orale (yahviste ou élohiste), et dépendent donc de sources littéraires transmises de père en fils. Ce qui nous fait remonter, peut-être pas nécessairement à l'époque d'Abraham, mais en tout cas suffisamment proche de lui pour que son existence ne puisse être mise en doute. D'ailleurs, faut-il le rappeler, les questions d'ascendance sont toujours d'usage courant au Moyen Orient. Le colonel Lawrence d'Arabie cite ainsi le cas d'un petit clan du nord de la Syrie, arrivé là il y a plus de deux cents ans, en provenance de Médine : depuis lors, tous les douze ans environ, une députation remonte les quelque 1600 kilomètres pour enregistrer les naissances de la colonie, et garder ainsi à jour les archives de la tribu !

A côté de ces traditions orales sur l'histoire d'Israël depuis Abraham, il y a celles qui lui sont encore antérieures, se rapportant à des époques

dépassant jusqu'à preuve du contraire toute possibilité de source écrite. Ici, nous avons incontestablement à faire à la cosmogonie sumérienne, adaptée des listes royales. A l'appui de ceci, les similitudes nombreuses entre les deux traditions : la longévité fantastique des patriarches (Mathusalem vécut 969 ans) et des rois antédiluviens de Sumer (des milliers d'années) ; Hénoch, septième patriarche et auteur d'un livre sur le changement des luminaires du ciel », et Enmeduranki, septième roi sumérien et inventeur de l'astrologie ; Noé l'Hébreu et Siuzudra le Sumérien, tous deux dixième dans leur généalogie respective et héros du Déluge ; etc., etc. Outre les quatre documents cités plus haut, le Pentateuque est donc aussi alimenté, tant par des traditions sumériennes antérieures à Abraham, que par des traditions orales relatives à l'histoire d'Israël depuis ce patriarche.

Pour peu donc que le récit se situe à une époque suffisamment proche des événements, la mémoire y aura plus de place que l'invention. Et dans ce cas, c'est la « couleur locale » qui en garantit l'authenticité. La richesse en détails et en couleurs du récit biblique, quoique non indispensable, n'en est pas moins réelle, et fait ainsi remonter le texte au temps d'où provient réellement cette tradition. A cela deux raisons. D'abord, ce n'est que si la tradition s'est désagrégée et tombée en désuétude qu'on risque de voir inventé un nouveau décor contemporain ; sinon, le décor lui-même est devenu tradition. Si cette tradition avait été élaborée plus tard, par exemple après le séjour en Egypte, on n'aurait jamais réussi à recomposer la couleur locale de l'époque patriarcale, *qui est censée s'être déroulée en Mésopotamie*. Cela vaut aussi pour l'exil à Ninive ou à Babylone : ces fameux textes ayant précisément pour but de sauvegarder l'héritage spirituel du peuple juif, les scribes seraient bien les derniers à reprendre des païens des récits étrangers à leur propre religion. Second élément : ces allusions à une époque reculée s'adressent à un public qui en ignore tout. Si donc elles étaient d'incorporation récente, il eût fallu des explications. L'absence de celles-ci démontre que ces allusions discrètes ne sont que le reflet fortuit des circonstances particulières de l'époque où se déroulent les récits... *et en sont donc contemporaines*.

#### **Abram devient Abraham.**

Pour que nous retrouvions une trace d'Abraham à Ur, il eût fallu qu'il soit roi ou qu'il ait fondé un temple. Car seuls des éléments pareils étaient repris sur les tablettes d'argile. Il peut bien sûr avoir rédigé des tablettes commerciales : c'est ainsi que l'achat qu'il fit d'un champ en terre de Canaan est attesté comme étant basé sur un échange de tablettes, ce qui prouve qu'il faisait usage de ce moyen. Evidemment, une tablette frappée du sceau d'Abraham et retrouvée à Ur

eût été une aubaine. Mais il faut reconnaître qu'il n'existe qu'une chance sur des millions pour qu'on retrouve précisément cette pièce hypothétique : à l'époque, Ur était une cité de plus de 250.000 habitants. « C'est la conservation des tablettes, et non leur disparition, qui constitue l'accident », a dit quelque part Sir Leonard Woolley. Exiger cela serait faire preuve de mauvaise foi ; d'ailleurs, les faits et les détails ne manquent pas pour démontrer que le personnage a bien existé... et qu'il était bien originaire d'Ur.

Sumer était polythéiste au possible 5000 noms de dieux divers nous sont parvenus, l'importance de chacun variant selon la ville en question. Ainsi, à Ur, le dieu protecteur était Nannar, dieu-lune, et son épouse s'appelait Nin-Gal. Abraham a été élevé dans cette religion que pratiquait son père, Térah. « Vos pères habitaient anciennement au-delà du fleuve (l'Euphrate), même Térah, père d'Abraham et père de Nachor, et servaient d'autres dieux lit-on dans le livre de Josué (XXIV, 2). Et en effet, des tablettes de Ras-Shamra on apprend qu'en Syrie du nord, le nom du dieu-lune des Phéniciens était Térah précisément : or le père d'Abraham était un Araméen originaire de cette contrée. Qu'il se soit dénommé ainsi avant ou après son séjour à Ur n'a guère d'importance : ce qui compte, c'est que sa fidélité au dieu-lune n'est pas une coïncidence. Et lorsqu'il quitte Ur avec ses fils, c'est pour se rendre à Haran, la seule autre ville mésopotamienne dont Nannar fût le patron. Il n'y a donc pas changement de religion. (2)

Aussi longtemps que notre patriarche ne s'est pas installé en terre de Canaan, il est dénommé « Abram » ; après quoi Yahvé décide de l'appeler dorénavant « Abraham ». Les explications étymologiques que tente d'en donner la Bible ne sont pas défendables. En réalité, philologiquement, « Abram » est de consonance ouest-sémitique (et plus précisément akkadienne), alors que « Abraham » est sud-arabe. Autrement dit, la partie la plus ancienne du récit pourrait être basée sur des documents écrits de type mésopotamien.

(2) Une autre preuve du séjour de plusieurs générations à Haran réside dans le nom accordé au héros du Déluge : quel rapport entre « Noé » et Siuzudra (en sumérien) ou Utnapishtim (en babylonien) ? Précisément que dans un fragment hurri de la légende, le héros se nomme « Nahmolel » ; or précisément, ce dialecte hurri était parlé dans tout le moyen Euphrate, là où est le pays de Haran. Emmenant avec lui la légende du Déluge, Abraham donna à son héros le nom de « Noah », simple abréviation qui est une coutume fréquente en hébreu.

mien, tandis que la plus récente serait syrienne. Ceci expliquerait très bien la question de l'âge élevé des patriarches récents, et la nuance en ce qui concerne Abraham. Je m'explique. L'âge incroyablement élevé des patriarches ne peut être considéré comme d'interpolation tardive. Il n'y avait aucune raison de le faire : au contraire, ces absurdités rendaient le récit moins crédible. On a tenté de les expliquer par des considérations astronomiques, ou encore l'utilisation d'un système numérique différent. Mais il y a une explication bien plus simple, qui résiderait dans des erreurs de lecture imputables aux manuscrits anciens.

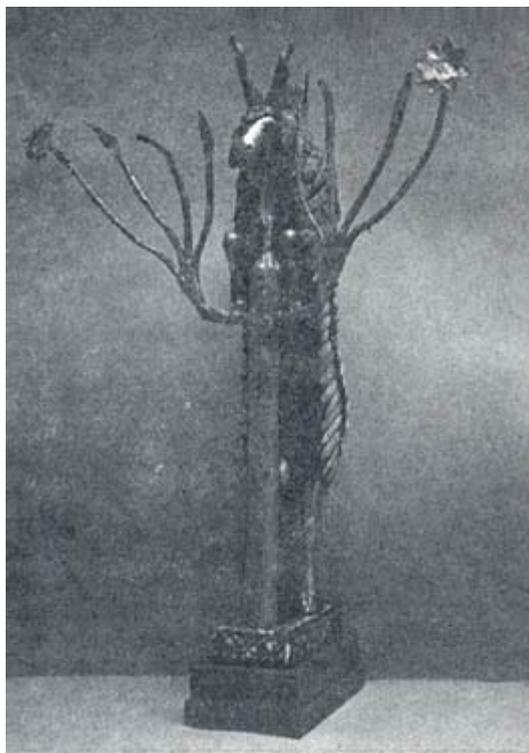
Dans cette affaire, il est bon de ne pas perdre de vue que ces patriarches ont des fils à l'âge habituel : ce n'est que par la suite qu'ils vivent jusqu'à des âges impossibles. Pour cela, il suffirait que l'auteur du Code Sacerdotal ait eu à sa disposition *des copies abrégées d'archives*, pour ne plus s'y retrouver. Ainsi, dans les listes royales sumériennes, on peut trouver à intervalles réguliers des récapitulatifs pour une période historique, du genre : « six rois, 136 ans » ou encore « quatre rois, 177 ans ». Si, dans l'abrégé, seul le roi le plus important a été retenu, on comprend aisément qu'il soit affublé de la longévité de la dynastie entière. Dans la version biblique, cela va donner : « et il engendra des fils et des filles », ce qui renvoie alors aux noms qui n'ont pas été repris. On connaît, dans les listes royales de la première dynastie d'Ur, le premier roi Mes-annipadda, qui est dit « père de Mes-kiag-Nannar ». Or, l'on a retrouvé à Obeid une tablette dédicatoire signée A-anni-padda, « roi d'Ur et fils de Mes-annipadda ». Il est clair que les deux noms ont été confondus, ce qui donne au seul roi de Sumer un règne de 80 ans. C'est probablement ce qui se passa pour Abraham. D'autant plus qu'il n'est pas rare que le petit-fils porte le nom de son grand-père. Pour les 175 ans de sa « dynastie », il peut y avoir eu trois générations, et peut-être bien deux ou trois Abraham... dont le premier s'appelait « Abram ». De cette confusion peut avoir résulté l'exception qui le concerne, à savoir que lui seul eut des enfants à un âge avancé : Ismaël à 86 ans et Isaac à 100 ans.

On a voulu croire qu'Abraham aurait quitté Ur afin de fuir la corruption citadine en devenant nomade. Mais dans cette éventualité, il n'aurait pas conservé dans ses règles de vie les éléments qu'il avait appris dans la ville. Et ce fut pourtant le cas. Le fait même qu'on retrouve dans ses coutumes diverses réminiscences sumériennes démontre en soi qu'il en est bien originaire. C'est ainsi par exemple qu'il n'acceptera pas que son fils Isaac épouse une fille des Cananéens : il enverra un serviteur en Chaldée, dans sa patrie, afin d'y trouver une femme pour son fils. Autre exemple : les patriarches nomades

bâtissaient leurs autels près des tentes ; le chef de famille était grand-prêtre, comme à Ur. Mais c'est la coloration que prennent les sacrifices qui est encore la plus caractéristique. Les dieux sumériens connaissaient la faim et la soif, comme les mortels, et c'était en leur offrant des sacrifices qu'on se les conciliait. Le premier acte d'Utnapishtim quittant l'arche après le Déluge, fut d'offrir un sacrifice aux dieux qui en étaient privés depuis le début du cataclysme. Ceux-ci, dit-on, « sentirent une odeur agréable et se rassemblèrent alentour comme des mouches ». Image qui fait sourire, mais qu'on retrouve à peine modifiée dans l'épisode de Noé : l'Eternel lui aussi « sent l'odeur agréable ». (3, page suivante). De même, la péripétie du sacrifice d'Isaac ne peut non plus être une coïncidence. Le sacrifice du premier-né au dieu Moloch était une coutume largement répandue parmi les tribus sémitiques de Canaan, où son Dieu avait conduit Abraham. Et si, en dernière extrémité, il lui substitue symboliquement un « bélier retenu dans un buisson », on ne peut s'empêcher d'y voir une allusion à peine déguisée à la représentation sumérienne stéréotypée du « bouc rampant lié par des chaînes d'argent aux branches de buissons fleuris ».

*Bélier présargonique provenant du cimetière royal d'Ur : il date de (—2700 et fait donc déjà partie, à l'époque d'Abraham, du patrimoine culturel sumérien. (British Museum).*

11



Enfin, il y a les réales morales auxquelles se soumet Abraham : dans divers épisodes de son existence (particulièrement dans les questions héritage qui se posent du fait qu'il a eu un fils d'une esclave égyptienne), apparaissent des contradictions entre les coutumes nomades et un autre code de lois — et Yahvé est parfois obligé d'intervenir, afin d'assurer la continuité du clan. Ces lois, nous les connaissons : ce sont celles qui figurent sur le code d'Hammurabi, exhumé à Suse en 1902 par l'équipe de Jacques de Morgan. Très différent des lois mosaïques dans ses décrets religieux et rituels, il en est très proche dans ses principes législatifs. Ici aussi se pose bien sûr la question d'ajoutes éventuelles au Pentateuque durant la période de l'exil à Babylone, où le code d'Hammurabi était toujours la base de la loi. Mais il faut rappeler ici encore à quel point les scribes d'Israël furent toujours conservateurs. Si — éventuellement — ils adoptèrent plus tard par-ci par-là un décret s'inspirant d'Hammurabi, ce n'eût été que parce que cela ne leur faisait guère violence, la base même de leur propre loi (et tradition !) étant d'inspiration babylonienne. Hammurabi, devenu roi de Babylone en —1792, n'avait fait que ramener à un système cohérent les lois instables régnant déjà dans son empire. Moïse fit de même plus tard lorsqu'il écrivit le Livre de l'Alliance au cours de l'Exode. La Terre Promise n'étant rien d'autre que l'héritage des patriarches, il fallait revenir aux lois du clan à moitié oubliées. Ou bien Moïse « réactualisa-t-il » les lois traditionnelles d'Abraham, et dans ce cas ce dernier s'était bien inspiré de sa ville de Ur. Ou bien les lois de Moïse et le code d'Hammurabi dérivent-ils d'une source commune de lois en vigueur chez les nomades sémitiques, bien avant l'existence des villes. Mais tout ce que nous avons déjà dit plaide pour la première réponse à l'alternative.

12

(3) La tradition biblique de la Création et du Déluge est, on le sait, d'inspiration nettement mésopotamienne. Je préfère réserver cet épique problème pour une autre occasion, car il faut tenir compte du fait que la tradition juive a été à *deux reprises* en contact avec le Pays entre deux fleuves : d'abord à ses débuts, c'est-à-dire à l'époque d'Abraham qui se situe à Sumer, et ensuite lors de l'exil au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et cette fois en milieu assyro-babylonien. Comme les traditions en question s'y étaient perpétuées jusqu'à ce moment-là, on ne s'étonnera pas de ce qu'on ait discuté sur la date à laquelle ces divers éléments mésopotamiens ont été intégrés dans la version définitive du Pentateuque. Je prie donc le lecteur de me croire lorsque je dis qu'il est admis à l'heure actuelle que l'essentiel de la tradition de Noé fut intégrée à l'époque sumérienne, et qu'Abraham transportait le mythe dans ses bagages.

### « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ».

Nous avons vu plus haut que, tant à Ur qu'à Haran, Abraham fut élevé dans le culte du dieu-lune Nannar, dont son père avait adopté le nom en se nommant Térah. Après la mort de ce dernier à Haran, « l'Eternel dit à Abraham : va-t-en hors de ton pays ». (Genèse XII, 1). Et dans la Bible, cela se passe tellement naturellement qu'il faut y voir l'évolution normale d'une situation dans laquelle s'était trouvé Abraham. Car ce n'est nullement d'une « conversion » brutale qu'il s'agit, ni d'une « révélation » : rien d'ailleurs dans la Bible ne laisse entendre pareille éventualité. Mais alors, d'où lui vient « son » Dieu, car il doit être venu de quelque part ! Ce Dieu qui n'impose aucune règle morale, qui simplement lui promet une progéniture aussi abondante que les étoiles du firmament...

Lors d'un litige entre Jacob et son parent Laban (le petit-fils de Nachor, frère d'Abraham), Laban prend son Dieu à témoin. Et l'on constate que, pour lui, le Dieu d'Abraham est aussi Dieu de son frère Nachor, aussi bien que de son père Térah : ce n'est donc pas d'un Dieu révélé à Abraham qu'il s'agit, mais bien plutôt d'un dieu familial. Celui-ci d'ailleurs s'annonce à Abraham en disant : « Je suis l'Eternel, qui t'a fait sortir d'Ur en Chaldée ». Or ce n'est pas lui mais son père Térah, à qui il avait fait quitter Ur : voilà qui reconnaît implicitement que le Dieu d'Abraham est un dieu que la famille de Térah avait toujours adoré. On le voit tout au long du périple vers la Terre Promise : c'est un dieu familial, sans territoire précis, qui voyage avec le clan nomade, et dont l'autel est construit là où sont plantées les tentes.

Au vu de l'évolution récente de Sumer à l'époque présumée d'Abraham, les modalités de son départ (et la fidélité à « son » Dieu) sont tout à fait naturelles pour un citadin qui partirait dans le désert. Car la faiblesse de Sumer résidait précisément dans le fait que la fortune de la ville était à la mesure du dieu. Or, avec la décadence de Ur III, c'est la foi en Nannar qui se perd : à Babylone par contre, Marduk et Nergal devenaient des dieux puissants. Aussi voit-on les dieux familiaux (les *téraphim* de la Bible) prendre de plus en plus d'importance. Cette évolution, je le répète, est caractéristique de la fin de l'époque dite Ur III : ce qui faisait la Famille, c'était le culte du dieu familial, celui-là même dont on retrouve la chapelle dans chaque maison, mais qui n'est rattaché à aucune cité en particulier. Ce dieu était, à Ur, l'intermédiaire entre le maître de maison et les dieux : sur les cachets que possédaient les habitants, on les voit devant un dieu, eux-mêmes tenus par la main par leur dieu familial, reconnaissable à sa coiffure à cornes. Les grands dieux étant détrônés, c'est le dieu familial qui va désormais avoir à assumer entièrement leurs

fonctions. La voie était ouverte vers un dieu non seulement moral en soi, mais aussi universel dans son autorité.

N'importe quel Sumérien polythéiste serait parti le cœur léger, prêt à s'intégrer le dieu local de la ville où il arriverait, alimentant ainsi son polythéisme à lui. Dans ces cas-là, il était bien sûr exclu d'emmener avec soi un grand dieu afin de l'importer dans une autre cité. Abraham ne le fit pas non plus. En quittant l'orbite de Sumer, il adopta un dieu dont le nom ne figure nulle part : c'est « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » son dieu familial. On peut trouver confirmation de cette façon de voir, dans le fait qu'à Ur le dieu familial n'avait pas de nom, et n'était doté d'aucun attribut qui eût pu indiquer sa spécialisation éventuelle ; il n'avait non plus ni temple ni statue. C'était simplement *le dieu de la relation* entre les hommes d'une même maison, et entre eux et les grands dieux. De même l'Eternel ne pouvait être ni nommé ni figuré. Comment le représenter d'ailleurs ? Il eût été un amalgame des attributs dont étaient affublés les anciens dieux, ce qui était exclu.

#### **D'Abraham à Moïse.**

Faut-il dès lors assimiler l'intervention d'Abraham à ceci, sans plus ? Non, car s'il emporta certes son dieu familial avec lui, celui-ci n'en devint pas moins Yahvé, en se révélant à Moïse plusieurs siècles plus tard ! Mais le problème d'Abraham était double : s'il ne voulait pas que son clan disparaisse avec lui, il fallait à la fois l'isoler des peuples de Palestine où il allait aboutir, et se

méfier de leurs dieux, afin de ne pas s'y assimiler. Dès lors, les autres dieux existaient bel et bien pour lui, mais ils lui étaient soit indifférents, soit hostiles. Parti d'un polythéisme qui fut le lot de nos ancêtres jusqu'à l'époque des premiers patriarches, Abraham le transmuta en une monolâtrie... qui n'est pas encore le monothéisme que Moïse ramènera d'Égypte. C'est la conclusion la plus immédiate à ce processus de rupture avec le passé.

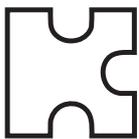
Pour résumer en quelques phrases comment on y arriva, je préfère citer Sir Leonard Woolley, directeur des fouilles d'Ur : « Les vastes étendues désertiques, que certains estiment avoir donné à l'esprit sémite sa formation contemplative et spéculative, rendaient physiquement impossibles les dieux localisés du polythéisme sumérien ; la rupture avec le passé était inévitable. Mais elle ne fut pas complète. La religion d'Ur, dans un de ses aspects les moins envisagés, fournit un élément capable de supporter la transplantation ; ce n'était qu'un germe, voué à la stérilité dans son pays natal (le culte du dieu familial n'alla jamais plus loin en Mésopotamie), qui avait besoin d'être fertilisé par des contacts nouveaux en Syrie et par le génie inné du Sémite ; il contenait pourtant la racine tout entière. Que nous puissions faire remonter les idées nouvelles jusqu'à leur humble source, sur les autels domestiques d'Ur, ceci ne diminue pas leur importance ; que nous puissions discerner un peu de sa nature et de son développement dans le changement qui s'est produit chez Abraham ne diminue pas son mérite ».

IVAN VERHEYDEN.

*Cylindre sumérien caractéristique de la période d'Abraham à Ur III. Devant le dieu assis, un croissant symbolise le dieu lunaire Nanna-Sin. Une déesse familiale, reconnaissable à son chapeau à cornes, lui présente un adorant.*



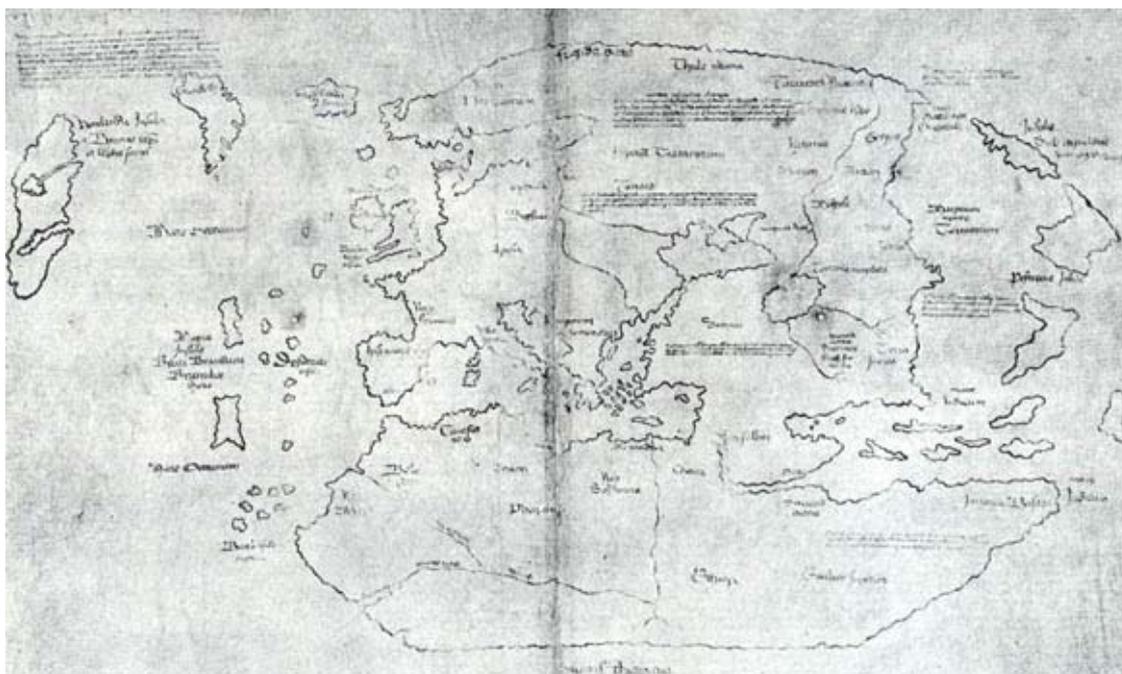
# LE PASSE PRESENT



## LA CARTE DU VINLAND EST-ELLE UN FAUX ?

Certaines idées ont la vie dure. Aujourd'hui encore, beaucoup de gens croient que Christophe Colomb fut le premier à découvrir l'Amérique. Les preuves du contraire sont pourtant légion ; malgré cela, par ignorance, par inertie ou par mauvaise volonté, on continue à enseigner à nos enfants les mêmes énormités. La carte du Vinland, justement, aurait pu servir d'argument en faveur d'un antique débarquement des Vikings sur le littoral américain. Mais ce document est très contesté. Je vais tenter d'y voir plus clair, en toute objectivité, afin que chacun puisse avoir son opinion. Il convient en effet d'être très prudent : n'oublions pas que Glozel aussi était considéré comme une falsification. Nous avons soutenu la thèse contraire : la suite des événements nous donna raison, contre tout le monde.

14



### La saga d'Eric le Rouge.

Avant de parler de la carte du Vinland, il convient évidemment de dire un mot de ce que l'on sait à propos des incursions vikings en Amérique. Les Vikings sont assez mal connus. Le Professeur Marcel Homet pense que, dans une extrême antiquité, des peuples nordiques ont débarqué en Floride (KADATH n° 6). J'ai moi-même signalé

que, peut-être, un Viking fut le cinquième roi des Toltèques vers l'An Mil (KADATH n° 11). Ce qui est sûr, c'est que leur histoire officielle commence en 793 par leur première opération de piraterie : l'attaque du couvent de Lindisfarne. Peuple brutal et barbare, méprisant la mort, vouant un véritable culte à la vengeance, ils ont suscité partout l'antipathie et l'horreur. Ils furent cependant de hardis navigateurs.

Erik Thorvaldsson, dit « le Rouge », exilé par les siens, quitta l'Islande en 982 et vogua vers l'ouest. Arrivé au Groenland, il s'y établit avec 700 personnes. C'est son fils, Leif Eriksson, qui découvrit le fameux « Vinland », que Bjoern Herjulfsson avait, au préalable, approché et signalé à ses frères de race. Il y eut ensuite d'autres expéditions, qui sont relatées dans les sagas : celle de Thorvald Eriksson, frère de Leif ; la tentative manquée de Thorstein Eriksson ; enfin le voyage de Thorfinn Karlsefni, qui rencontra des Indiens. Ces récits légendaires mais précis furent-ils réellement vécus par les Vikings du X<sup>e</sup> siècle, ou sont-ce là des aventures encore plus anciennes, que la famille d'Eric le Rouge reprit à son compte ? Peu importe en définitive : ce qui est important, c'est que les voyages ont eu lieu. Personne aujourd'hui n'en doute plus, car la reconstitution sur carte des voyages des sagas est aisée et donne des résultats très vraisemblables.

Les principales sources historiques sont : Adam de Brême (1073), le Livre des Islandais (1122), la Saga Groenlandaise (1200), la Saga d'Eric le Rouge (1280) et les Annales Islandaises (1347). Dans leur tentative de localisation du Vinland, les chercheurs ont parlé du sud du Labrador, de la pointe sud de Baffin et du littoral-est des U.S.A. Certains détails repris dans les sagas fournissent cependant des indices importants : les frondes des Indiens, le saumon, le vin et le blé sauvage que l'on trouve à profusion au Vinland, qui est, par ailleurs, le pays où coule le lait et le miel.

Le saumon affectionne les eaux froides et ne franchit guère 41° de latitude, ce qui nous amène aux environs de New York. La vigne, par contre, a besoin de chaleur, et s'étend jusqu'à 46° de latitude. Quant au blé sauvage, on admet qu'il pousse jusqu'à 48°. Les Indiens de la côte-est utilisent les frondes. Enfin, le phénomène de « miellée » (exsudation végétale) n'est pas rare dans les parages de Boston. De ceci, il découle que la région située entre New York et Boston, soit le Connecticut et le Massachusetts, fournit en définitive un Vinland fort acceptable. Il faut cependant signaler qu'en 1960, Helge Ingstad explora à Terre-Neuve une baie située près du cap Bauld, à l'endroit précis où le courant du Labrador rencontre le flot puissant du Saint-Laurent : l'anse aux prés. Il y découvrit les vestiges d'un camp viking, datés des environs de l'An Mil par le radiocarbone. Ingstad en conclut que le cap Bauld était le Vinland des sagas. Pour ma part, je dirais plutôt qu'il a découvert un des multiples camps de base que les Vikings ont placés sur leur route.

En août 1898, Olaf Ohman mit au jour à Salem, près de Kensington (Minnesota), une pierre couverte de caractères runiques. La pierre était emprisonnée dans les racines d'un tremble vieux de 70 ans et portait une date : 1362. Plusieurs détails

cependant étaient peu convaincants. Le texte est un mélange de suédois, de norvégien et d'anglais ; les runes ne sont pas ceux du XIV<sup>e</sup> siècle ; la date, en signes nordiques, est disposée selon l'ordre arabe, ce qui est unique dans la science des runes : les inscriptions anciennes donnent en général le nom du roi régnant, et les récentes utilisent les chiffres arabes ou écrivent la date en lettres. La conclusion fut donc que la pierre de Kensington est un faux.

Jacques de Mahieu prétend que les Indiens guayaquais du Paraguay, une tribu passablement dégénérée, descendent de Vikings qui auraient, au X<sup>e</sup> siècle, colonisé les peuples d'Amérique précolombienne. Il se base pour cela sur de troublants indices anthropométriques, sur le fait que ces Indiens utilisent des runes comme éléments de décoration, sur la pierre d'Yvytyruzu qui porte entre autres des runes, des drakkars, des croix celtiques et un guerrier barbu coiffé du casque d'Odin ! La toponymie lui vient en aide également : de nombreux noms de lieux du Paraguay et du Guayra sont typiquement... danois ! Pour de plus amples détails, le lecteur se reportera utilement au livre « L'agonie du dieu Soleil », repris dans la bibliographie de cet article.

Il m'a semblé que cette longue entrée en matière s'imposait. En effet, que la carte du Vinland soit vraie ou fausse ne changera rien à cette certitude : *les Vikings sont réellement allés en Amérique*. Les sagas et des fouilles de Helge Ingstad ne laissent plus planer le moindre doute sur ce sujet. Nous allons maintenant aborder le problème de la carte du Vinland elle-même.

#### **La valse des hésitants.**

En 1957, le libraire italien (installé en Espagne) Enzo Ferrajoli de Ry proposait à des libraires de Paris, Londres et Genève un curieux manuscrit afin de trouver acheteur au nom d'un client désireux de garder l'anonymat. Ce manuscrit contenait la carte du Vinland et la « Chronique tartare » du moine C. de Bridia. Ces deux documents étaient reliés ensemble mais leur authenticité fut d'emblée mise en doute, car les trous de vers qui crevaient la carte n'étaient pas superposables à ceux qui trouaient la chronique. Le libraire londonien Davis (Davis and Orioli Ltd.) persuada Ferrajoli de montrer les deux documents à des experts du British Museum : ceux-ci firent la fine bouche.

En septembre 1957, l'Américain Laurence Witten rencontra Ferrajoli à Genève chez le libraire Nicolas Rauch. Witten rendit visite au mystérieux propriétaire du manuscrit et conclut à un authentique produit du XV<sup>e</sup> siècle. Il emporta donc les documents aux U.S.A. et les montra à des libraires de Yale, sans succès. Six mois plus tard, soit en 1958, un troisième document apparut sur le mar-

ché : le « Speculum Historiale » de Vincent de Beauvais. Le libraire Davis déjà cité l'avait acheté à Ferrajoli, qui le tenait aussi du propriétaire de la carte du Vinland ! Or, en réunissant ce dernier document aux deux premiers, on constata que les trous de vers, soudain, coïncidaient admirablement ! Witten reconstitua alors l'entièreté du manuscrit, qu'il vendit très cher à un mécène (Paul Mellon de Pittsburgh ?), lequel en fit don à l'Université de Yale.

Laurence Witten refusa toujours avec obstination de dévoiler l'identité du propriétaire des documents. Il prétendit que celui-ci désirait rester dans l'ombre afin de ne pas payer d'impôts sur cette transaction... On chuchota alors beaucoup de choses. On dit que la carte fut fabriquée à la fin de la guerre de '40 par un réfugié allemand en Argentine. Celui-ci l'aurait vendue à Juan Peron vers 1950. Le président déchu l'aurait emportée en Espagne pendant sa période d'exil. Elle serait ainsi parvenue à Ferrajoli (qui était décédé au moment où cette hypothèse fut élaborée). *Se non e vero, e bene trovato...* Plus troublant encore, on accusa Ferrajoli, de son vivant, d'avoir volé les documents à la cathédrale de La Seo de Saragosse ; le libraire fut même emprisonné pour ce délit par les autorités espagnoles. Il semble pourtant qu'il réussit à prouver que le catalogue de ladite cathédrale n'avait jamais contenu les références de ces documents. Comme on peut le constater, on nage décidément en plein roman.

16

#### Les arguments de l'accusation.

Le parchemin qui porte le tracé de la carte présente une fluorescence anormale lorsqu'on le soumet aux rayons ultraviolets : ceci suggère qu'il fut traité chimiquement. L'examen microscopique des trous de vers confirme cette hypothèse. (Ajoutons en passant que lesdits trous de vers peuvent avoir été fabriqués à l'aide d'un fil de fer chaud, mais ceci n'est pas prouvé). Selon Eva G. Taylor, l'auteur de la carte utilisa le mode de projection d'Aitoff (1892), décrit par Charles H. Deetz et Oscar S. Adams dans « Elements of map projections with applications to map and chart construction » (Government Printing Office, Washington 1921). Signalons cependant que les tracés de la péninsule de Crimée, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe ressemblent étonnamment à ceux de la carte d'Andrea Bianco de 1436. Si la Méditerranée orientale, la Crète et la mer Egée sont grotesquement représentées, le Groenland, lui, semble recopié d'un atlas moderne, et les détracteurs de la carte en tirent argument contre son authenticité. Que l'on se reporte cependant à la carte des frères Zeno (KADATH n° 12) : elle aussi représente le Groenland de manière étonnamment précise...

Mais il y a plus grave. L'encre utilisée pour tracer la carte diffère de l'encre employée pour écrire la Chronique Tartare et le Speculum Historiale. De



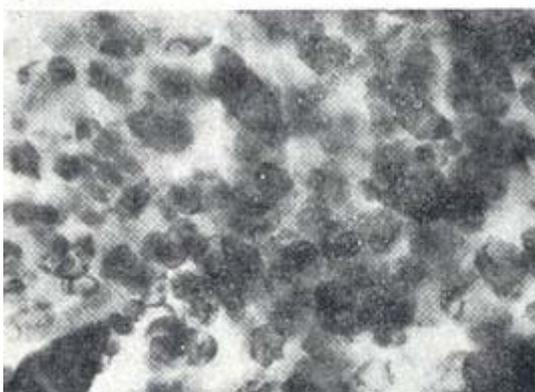
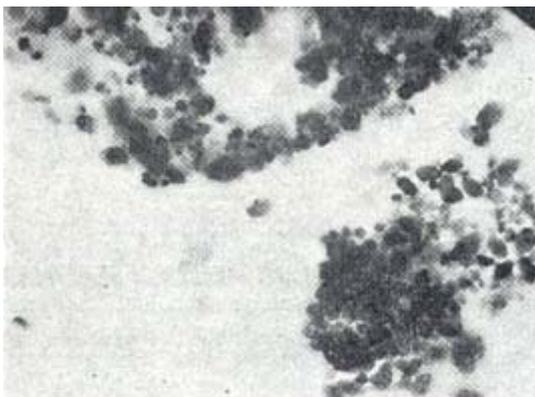
La carte d'Andrea Bianco de 1436.

couleur brun pâle, ne contenant pas de fer, elle diffère même de toutes les encres médiévales connues et en particulier des encres islandaises. La présence de certaines particules suggère en outre que le tracé fut d'abord fait au crayon puis repassé à l'encre. Par diffraction aux rayons X, on parvint d'ailleurs à retrouver la composition exacte de l'encre utilisée : il s'agit de dioxyde de titane mélangé à une petite quantité de carbonate de calcium. C'est un produit raffiné, presque chimiquement pur, et qui n'existe que depuis 1920 ! La carte fut donc probablement préparée en traçant d'abord une grosse ligne jaune-brun : recouverte d'encre. Celle-ci fut ensuite partiellement effacée afin d'exposer la ligne jaune-brun : ce procédé permet de simuler une encre fanée qui a trempé et décoloré le parchemin.

Voici donc les conclusions que l'on peut tirer de ces arguments :

- 1) l'encre est moderne : des années de recherche, une préparation complexe sont nécessaires à son élaboration. Il faut utiliser, notamment, de l'acide sulfurique concentré.
- 2) s'il s'agissait là de la restauration d'une carte authentique, une seule couche d'encre aurait suffi.
- 3) s'il s'agissait du recopiage d'une carte originale, pourquoi aurait-on essayé à tout prix de faire passer la copie pour un authentique produit du XV<sup>e</sup> siècle ? Peut-être dans un but lucratif ?

Que dire enfin du tracé du Vinland tel qu'il est représenté sur la carte ? Il ne suggère pas du tout le continent nord-américain : c'est une grande île orientée nord-sud, avec deux grands fjords partant de la côte-est et divisant l'île en trois parties. Est-ce le Labrador ? D'aucuns ont reconnu dans le fjord septentrional le Saint-Laurent et le lac Ontario.



29 particules d'encre prélevées à neuf endroits différents de la carte du Vinland révélèrent ceci : du dioxyde de titane presque pur, tel qu'il n'existe que depuis les années '20.

### La Chronique Tartare est-elle authentique ?

Francis Maddison, conservateur du « Museum of History of Science » d'Oxford, s'est posé cette intéressante question. Remarquons que l'encre utilisée pour écrire cette chronique ne présente aucun problème : elle est tout à fait compatible avec une encre médiévale. A première vue donc, la chronique est authentique. Cependant, Maddison fit valoir l'idée que, si la carte est fautive, le faussaire a dû avoir bien de la chance d'y adjoindre deux textes uniques et authentiques.

Voyons en détail de quoi il s'agit. En avril 1245, le pape Innocent IV envoya le moine de Plano Carpini en mission chez les Tartares. A son retour, ce moine écrivit « Ystoria mongolorum », texte connu. Quant à la chronique qui nous occupe, elle serait l'œuvre du moine C. de Bridia, qui l'aurait écrite d'après les récits de deux compagnons de Plano Carpini. Ce texte, qui serait une copie du XV<sup>e</sup> siècle, était totalement inconnu avant la découverte de la carte du Vinland. Son contenu : l'essentiel de l'Ystoria Mongolorum, avec quelques ajouts originaux de la part de Bridia.

La reliure de la Chronique Tartare avec la carte du Vinland est récente et probablement espagnole. Antérieurement sans doute, ces documents faisaient partie d'un volume contenant aussi les livres XXI à XXIV du « Speculum Historiale » de Vincent de Beauvais, encyclopédiste et historien du XIII<sup>e</sup> siècle. Dès lors, le volume entier devait se présenter comme suit :

- 1) la carte du Vinland, *ou bien un double parchemin blanc sur lequel le faussaire ajouta la carte.*
- 2) les quatre livres de Beauvais (ou cinq, car il manque 65 pages), que tout le monde considère comme authentiques.
- 3) la Chronique Tartare, *ou bien une série de feuilles blanches sur lesquelles le faussaire ajouta une pseudo-nouvelle version de la chronique de Carpini, afin d'authentifier les inscriptions asiatiques de sa fautive carte du Vinland !*

17

Plusieurs arguments étayaient cette hypothèse qui, à première vue, semble quelque peu tirée par les cheveux. Tout d'abord, il y a l'écriture : si celle du Speculum Historiale semble normale, celle de la Chronique Tartare paraît trahir une hâte extrême ; le scribe donne l'impression d'avoir griffonné son texte à toute allure. Cet argument serait sans valeur s'il était unique, mais, encore une fois, il y a pire. Maddison a relevé une série de particularités louches dans le texte. Une fois de plus, il s'agit d'anachronismes, et ceux-ci figurent tous dans la partie du texte qui n'est pas copiée de l'Ystoria Mongolorum :

- 1) L'abréviation du nom du moine C. de Bridia est tout à fait inhabituelle dans ce genre de texte.
- 2) La chronique traite de Jachi, fils de Gengis Khan : les faits rapportés sont purement conjecturaux, et figurent dans le livre d'un certain Wolff (1872). L'auteur de la Chronique Tartare avait-il lu Wolff ?
- 3) L'auteur de la chronique établit un triple parallélisme entre les montagnes caspiennes, Gog et Magog, et le magnétisme. La même association se retrouve dans un texte espagnol du XIV<sup>e</sup> siècle (écrit cent ans après le voyage de Carpini) publié en 1929.

- 4) Certaines expressions utilisées dans le texte étaient inconnues en latin médiéval : elles trahissent un esprit slave traduisant sa pensée en latin.
- 5) En 1967, l'éminent mongoliste Poppe signala que les mots mongols repris dans le texte ne furent pas utilisés sous cette forme avant le XVII<sup>e</sup> siècle...

Ces données jetèrent la consternation parmi les partisans de l'authenticité de la carte du Vinland. En effet, carte et chronique sont étroitement liées. La chronique éclaire les noms et les sous-titres de la partie asiatique de la carte et l'authentifie, si l'on ose dire. La suspicion grave jetée sur la chronique aggrave donc authentiquement les doutes sérieux émis à propos de la carte. L'un entraîne l'autre dans sa chute.

#### Scénario pour un faussaire.

Il me faut maintenant émettre un avis sur cet épineux problème. Ce jugement engage tout le groupe KADATH, puisqu'il s'agit d'admettre ou de répudier la carte du Vinland en tant que document-témoin. J'ai dit en début d'article combien est dangereux de prendre une décision tranchée dans ce genre de cas (voir l'affaire de Glozel). Ma position sera donc très nuancée.

18

Jusqu'à preuve du contraire (sait-on jamais ?), l'encre à base de dioxyde de titane était totalement inconnue au XV<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à nouvel ordre également, la Chronique Tartare présente de graves anomalies, incompatibles avec l'esprit de la même époque. Pourtant, même un éminent mongoliste peut se tromper. Il reste aussi la possibilité que la carte soit une copie frauduleuse, dans un but lucratif, d'une carte authentique perdue ou non encore retrouvée. Quoi qu'il en soit, j'en conclus qu'il existe 80% de chances que la carte du Vinland soit fausse. Dans ces conditions, il est impossible de la prendre encore en considération à l'appui d'une quelconque théorie. De toute manière, ceci n'affecte en rien la certitude que les Vikings aient réellement voyagé jusqu'au continent américain : il existe suffisamment d'autres documents pour le prouver.

Lorsqu'on tente de reconstituer le scénario de la fraude, on est forcé d'admettre que le faussaire devait être particulièrement machiavélique. Ce scénario est l'œuvre de D.B. Quinn, historien à l'Université de Liverpool, et j'avoue que je n'ai rien pu trouver d'autre. Dans un premier temps, le faussaire en puissance a dû découvrir le vrai manuscrit du « Speculum Historiale ». Comme par hasard, ce manuscrit était non seulement incomplet (il manque 65 pages), mais il comprenait aussi deux pages vierges au début et plusieurs pages vierges à la fin. Dans un deuxième temps, notre faussaire (qui devait être diablement cultivé) dessine la fausse carte et invente une Chronique Tar-

tare qui a bonne mine puisqu'elle rappelle l'authentique « Ystoria Mongolorum ». Le faussaire était donc très au courant. Il commet cependant quelques petites erreurs, qui permettront de le coincer. Il détache ensuite le Speculum de l'ensemble, afin de pouvoir faire semblant de le retrouver plus tard, ce qui valorisera considérablement l'objet de la fraude, puisqu'une fois les trois parties réunies les trous de vers coïncideront. Mais il meurt vraisemblablement avant de pouvoir réaliser ce dernier projet. Les manuscrits séparés parviennent ainsi à un inconnu qui les vend à Ferrajoli. Celui-ci vend la carte et la chronique à Witten et le Speculum à Davis. Par une sorte de miracle, l'ensemble est alors reconstitué et la fraude découverte.

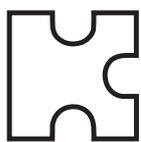
On peut apporter deux modifications à ce scénario. On peut supposer qu'il s'agirait d'une farce d'étudiants. On peut aussi supputer que le faussaire et le mystérieux personnage qui vendit les documents à Ferrajoli ne forment qu'un seul et même personnage. Dans les deux cas, on n'est guère plus avancé. Devant un échafaudage de suppositions aussi rocambolesques, le lecteur comprendra que je ne sois pas totalement convaincu, et que j'aie accordé à la carte du Vinland le bénéfice du doute dans une mesure de 20%. Néanmoins, avec des chances d'authenticité aussi minces, je suis forcé d'exclure la carte du Vinland de notre attirail de pièces à conviction. Requiescat in pace.

JACQUES VICTOOR.

#### SOURCES

- « Verdict on the Vinland Map », The Geographical Magazine, avril 74, article de Eila Campbell.
- « The Strange Case of the Vinland Map : a Symposium », Geographical Journal, vol. 170, part 2, June 74, compte-rendu du symposium qui se tint à la Royal Geographical Society le 4-2-74.
- Voir aussi « La saga des Vikings » de Rudolf Pörtner (Fayard, 1974) et « L'agonie du dieu Soleil » de Jacques de Mahieu (Laffont, 1974).

# ANCIENS ROIS DE LA MER



## RACES EXTRACONTINENTALES EN MESOAMERIQUE

Comme déjà annoncé lors d'articles précédents, nous avons l'intention d'aborder certains sujets qui pourraient se définir sous le titre général (et maintes fois déjà utilisé par de nombreux auteurs) de l'Amérique avant Colomb. Contrairement à ce que pensent certains, le problème est vaste et il n'est pas aisé, en quelques pages, d'en faire le tour ni même d'en présenter les éléments. On se trouve là face à une question extrêmement complexe et l'on est parfois embarrassé de savoir par où l'attaquer ; une méthode consisterait par exemple à d'abord parler des *premiers Américains*, ceux qui dans les temps les plus reculés ont vécu sur ce continent, puis de ceux qui l'ont occupé suite aux différentes migrations soit par l'Atlantique soit par le Pacifique. Il serait facile de noircir un numéro entier de notre revue sur les interminables querelles opposant depuis des dizaines d'années les américanistes partisans du diffusionnisme à ceux qui soutiennent des cultures autochtones ne jouissant d'aucun apport de l'Ancien Monde. Mais ce n'est pas ce que j'envisage de faire ici et comme je n'ai pas non plus l'intention de rédiger un mémoire sur la question, je procéderai d'une manière sans doute moins ordonnée, me permettant simplement de soumettre à l'opinion du lecteur des faits, des documents qui ne peuvent plus, je pense, laisser sceptique. Je voudrais avant tout montrer un maximum d'éléments qui existent déjà, bien sûr, mais épars dans une masse d'ouvrages qu'il n'est pas toujours facile de se procurer ou de réunir. Donc, rien de bien neuf ici, finalement ; rien que de la compilation ? Oui et non. Oui pour celui qui connaît à fond les actes des congrès d'américanistes ou qui est familier des grands maîtres tels que Robert von Heine-Geldern, Paul Herremann, Walter Krickeberg, Hermann Trimborn, Gordon Ekholm, Pedro Bosch-Gimpera, Carl Hentze, Clifford Evans, Betty Meggers et autres Estrada, Covarrubias, Kidder, Kirschoff, Disselhoff, etc., etc. Mais non pour ceux de nos

lecteurs qui n'ont pas eu la chance de pouvoir consulter ces ouvrages. Non également pour cet étudiant en archéologie, que j'ai rencontré dernièrement — fort sympathique du reste — se destinant plus particulièrement à l'étude des anciennes civilisations américaines, qui ignore tout de ces choses et qui répond que l'on n'a jamais rien trouvé de probant... Mais, me dira-t-on, ne serait-il pas temps de lancer, nous aussi, des idées nouvelles ? On peut me reprocher de ne pas le faire mais je crois qu'il est nécessaire avant d'y venir, de présenter les cartes du jeu ; après quoi, nous tracerons une grande ligne et nous aurons l'occasion d'en rediscuter lors du bilan.

19

### Les statuettes d'Alexandre von Wuthenau.

En archéologie, il arrive parfois — finalement assez rarement si l'on considère le nombre de campagnes de fouilles menées jusqu'à ce jour — qu'une découverte spectaculaire éclaire d'une lumière nouvelle l'Histoire de l'homme et de ses réalisations. C'est généralement de trouvailles remarquables dont il est question dans les livres de vulgarisation, facilement accessibles ; pour ce qui est des choses dont l'impact sur le public sera moindre, les ouvrages deviennent déjà d'une diffusion plus restreinte et enfin, lorsque l'on arrive dans le coin du spécialiste, il n'est guère plus que les bibliothèques de musées ou des universités qui autorisent l'accès au matériel et ravitaillent le chercheur en renseignements. Dans la plupart des cas, les archéologues ne retrouvent que quelques ossements, du mobilier funéraire s'il en reste, quelques pierres taillées, des débris d'armes, des tessons de poteries ou des fragments de céramiques. A partir de ces éléments — quelquefois bien faibles — on écrit l'histoire d'une civilisation, on nous explique d'où elle venait, à quelle époque elle s'est éteinte, quelle était sa mythologie, son organisation, etc. Ce ne sont que quelques kilos de silex et d'os brisés qui

ont fait de nos ancêtres des sauvages hideux vêtus de fourrures puantes ! Il y a ainsi quelques grandes théories officielles inébranlables dont les fondements ont de quoi laisser perplexe... C'est fou ce qu'un éclat de silex, un fragment de fémur ou un col de poterie sont parfois bavards. Soit, je m'étonne seulement, mais après tout, je ne suis pas spécialiste. Mais, et c'est à cela que je veux en venir, que penser alors de l'extraordinaire collection de statuettes précolombiennes réunie par Alexander von Wuthenau, professeur à l'University of the Americas au Mexique ? Cet éminent spécialiste de l'art mexicain présente dans un merveilleux ouvrage, fruit de quinze années de recherches, quelque 350 émouvants petits personnages d'argile qui constituent une étrange galerie des ancêtres des citoyens du Nouveau Monde d'avant la Conquista. Étrange pour la raison suivante : un très grand nombre d'entre eux sont des portraits fidèles de races non-indiennes ! Des faciès asiatiques, des personnages barbues, des types négroïdes, des profils sémitiques, des traits spécifiquement européens, sont là, présents avec un réalisme surprenant alors qu'officiellement... ils ne peuvent être là.

20

Ces statuettes que nous allons évoquer ici, sont — apparemment — dépourvues de tout arrière-plan religieux. Elles ne semblent pas être la représentation de dieux, de démons ou de héros, mais simplement, paraissent être des sujets de la vie courante ; voici un « Maya moyen », un « Toltèque homme de la rue », une mère avec son enfant, un joueur de flûte, un guerrier, un petit porteur d'eau, un marchand, une ravissante jeune femme, une tête d'homme un peu grotesque, etc. Beaucoup, véritables petits chefs-d'œuvre d'art plastique, sont déroutantes outre la race qu'elles représentent, car il s'agit là d'un aspect de l'art précolombien avec lequel nous ne sommes pas tellement familiarisés ; ici, pas de personnages terribles aux couvre-chefs incroyables des prêtres ou des guerriers zapotèques ; pas de têtes inquiétantes et macabres, croulant sous une multitude d'attributs à la symbolique compliquée des Mayas. Non, ici rien que des êtres humains d'une grande simplicité, avec seulement leurs joies, leurs peines, leurs craintes, leurs espérances et leurs angoisses inscrites dans l'argile par une main habile. Les formules les plus sophistiquées, de bon aloi lors de tout vernissage qui se respecte, seraient vaines pour exprimer la grande beauté de ces statuettes ; il en est même qui pourraient aisément être placées dans une exposition d'art moderne sans que personne ne se doute que celui qui lui donna le jour vécut il y a trois ou quatre mille ans... Le « design » scandinave est peut-être une bien belle chose, mais l'art précolombien fait souvent preuve d'une pureté plus grande encore. Dans ce

domaine, nous n'avons pas inventé grand-chose. Les statuettes réunies par Alexander von Wuthenau sont déroutantes, je l'ai déjà dit, de par les conclusions qu'il faut en tirer et qui constituent à mon sens une preuve indubitable que des races extracontinentales (outre celles qui ont fait les premiers peuplements) ont vécu dans des temps très reculés sur un continent qui ne devait être découvert que bien longtemps après. On peut se poser la question de savoir comment des arguments aussi décisifs sont dès lors pratiquement inconnus. Une fois encore, le manque d'information en est la principale cause car les travaux de ce chercheur trouvent bien peu d'échos et puis, il s'agit là aussi d'un cheveu bien gênant dans la soupe de quelques archéologues. De plus, il nous montre des choses auxquelles nous ne sommes pas habitués ; en effet, l'amateur d'histoire précolombienne s'apercevra rapidement que dans sa collection d'ouvrages, beaucoup font double emploi et que finalement il retrouve partout — plus ou moins — la même iconographie ; les grands classiques Machu-Picchu, Tiahuanaco, les pyramides de Teotihuacan, de Tikal, de Palenque, d'El Tajin, les stèles de Copan, de Quiriga, de Tula, des codex mayas, les fresques de Bonampak, les jaguars de Chichen Itza, les bijoux de Bogota, des serpents à plumes, les têtes olmèques de La Venta, etc. C'est d'ailleurs là tout ce que verraient ceux qui auraient la chance d'aller sur place. Pour les moins chanceux, il y a les musées, mais dans lesquels on retrouve les mêmes choses, passionnantes du reste. Un autre facteur entre également en jeu et peut expliquer les quinze années de travail d'Alexander von Wuthenau : tout d'abord, les fouilles archéologiques sont extrêmement lentes et entre une découverte et sa publication, il s'écoule parfois plusieurs années. Ensuite, ce qui a déjà été découvert ne constitue en fin de compte qu'un bien faible pourcentage des trésors archéologiques de ces pays immenses, tant il demeure de sites — par milliers — à exploiter. Nous ne connaissons donc pour le moment que certains aspects de ces civilisations disparues. Enfin, il y a aussi le fait qu'au cours de la période précolombienne, des millions de terres cuites représentant des êtres humains furent façonnées par des artisans et si certaines de ces pièces se trouvent dans des musées, beaucoup — pour ne pas dire la plupart — font partie d'importantes collections privées et sont dès lors soustraites à l'information ; un célèbre peintre mexicain, Diego Rivera, possède plus de 60.000 statuettes humaines et ce n'est là qu'un exemple parmi tant d'autres. C'est assez navrant dans un sens car ce privilège nous prive d'un enseignement très riche et il nous faut alors attendre qu'une bonne volonté consacre quinze années de sa vie à chasser le matériel ravi à la terre ; puis, il faut le classer en fonction des styles, en suivre l'évolution et la répartition.

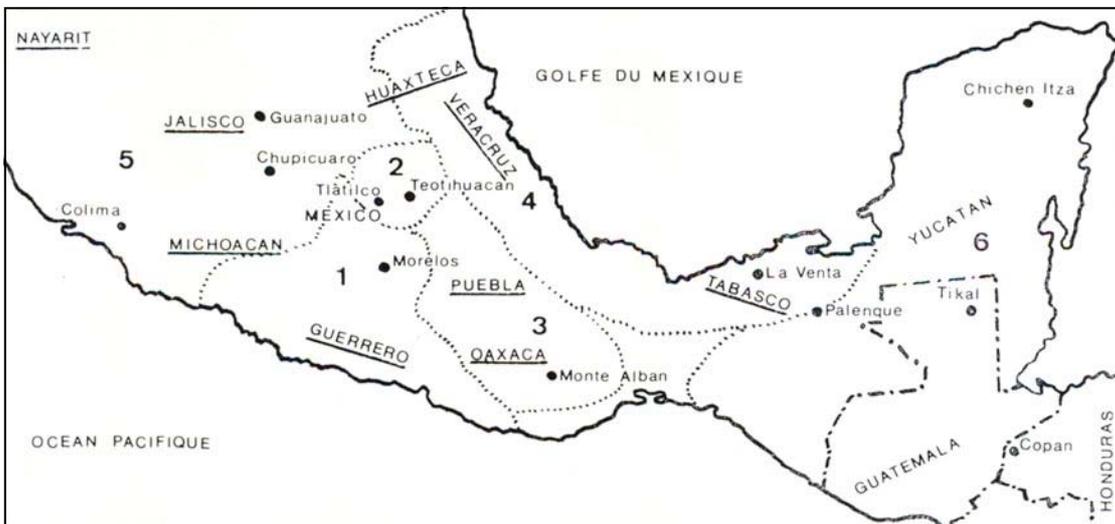


Les « impossibles » précolombiens, regroupés ici en trois parties. à voir de gauche à droite.

- *Partie supérieure : types sémitiques. Brûle-parfums maya de Iximche au Guatemala (Musée de l'Homme) — Statuette de Veracruz — Pectoral préclassique de Tabasco — Tête olmèque — Préclassiques de Veracruz et du Guerrero — Tête classique de Veracruz.*
- *Partie moyenne : types négroïdes. Postclassique d'Oaxaca (mixtèque) — Trois têtes de Veracruz (classique) — Tête olmèque — Préclassiques de Tlatilco et de la vallée de Mexico.*
- *Partie inférieure : types divers. Chinesco de Nayarit — Classique de Veracruz — Préclassiques du Guerrero (« Pretty Lady ») et de l'Equateur (Esmeraldas).*

### Où, quand, comment ?

On peut presque dire que l'essentiel de la production artistique précolombienne provient de ce que l'on nomme la *Mésomérique*, c'est-à-dire la zone qui s'étend approximativement depuis le sud des Etats-Unis jusqu'au San Salvador et au Honduras, et dont le Mexique est certainement la terre la plus féconde (plus de 12.000 champs de fouilles dans les années '60). Les pièces les plus anciennes ont été livrées par les Etats de Guerrero, de Mexico et de Morelos, qui forment sur la carte le secteur 1. Le second grand secteur archéologique, 2, est situé sur le plateau de Mexico, la contrée de Puebla et celle d'Oaxaca. La culture la plus illustre est celle de Teotihuacan. Quant aux plaines de Puebla et d'Oaxaca, elles représentent le secteur 3 (Cholula, Monte Alban, culture zapotèque). Le développement de l'art précolombien s'est surtout manifesté dans le secteur 4, soit dans les parties du territoire qui vont du plateau central vers l'océan Atlantique, avec la région de la Huasteca, l'Etat de Veracruz (civilisation des Totonèques) et enfin l'Etat de Tabasco où s'est développée la mystérieuse civilisation des Olmèques. A l'ouest du Mexique est le secteur 5, de Sinaloa à Michoacan avec aussi les sites de Nayarit, Colima, Jalisco, Guanajuato, Chupicuaro. Reste la région 6 des Mayas, qui occupait une large partie du Guatemala et du Honduras et pour finir, le Yucatan qui donna naissance à la culture des Toltèques-Mayas.



Il semble aujourd'hui, en se basant sur les dernières fouilles faites en Equateur et sur la côte Pacifique du Mexique, que l'utilisation des terres cuites, sous toutes ses formes, ne remonte pas à plus de 3000 ans avant J.-C. Il ne s'agit là que d'une étape, car les datations par le carbone-14 prouvent que dans beaucoup de régions d'Amérique les dates sont sans cesse reculées. En ce qui concerne la période artistique du Mexique, on admet généralement la chronologie suivante :

### période préclassique (ou archaïque)

- 1) préclassique inférieur : 1600-1000 av. J.-C.
- 2) préclassique moyen : 1000-600 av. J.-C.
- 3) préclassique supérieur : 600 av. J.-C. - 300 ap. J.-C.

- caractérisée par des terres cuites et des sculptures sur pierre.

### période classique (ou théocratique, ou âge d'or du Mexique)

- 1) classique primaire : 300-600 ap. J.-C.
- 2) classique tardif : 600-900 ap. J.-C.

- caractérisée par un développement géant de l'architecture, la construction de grands centres religieux, d'édifices monumentaux, la sculpture, la peinture.

### période postclassique (ou historique primaire)

- 1) postclassique primaire : 900-1300 ap. J.-C.
- 2) postclassique tardif : 1300-1521 ap. J.-C.

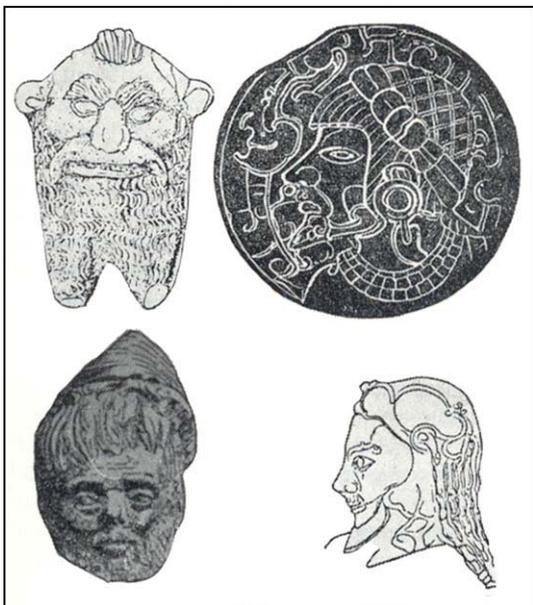
- caractérisée par des sources historiques différentes ; dessins indiens, codex (manuscrits illustrés) et une stylisation croissante.

En l'absence de tour de potier et d'accessoires mécaniques, la technique des terres cuites est le résultat d'un modelage direct de l'argile. Parallèlement à ce procédé, on trouve également le *pastillage* qui consiste à assembler de petits rouleaux d'argile, particulièrement en poterie, où ils sont collés les uns sur les autres en spirale. Ne fut-ce que pour la représentation des yeux et du regard, les méthodes sont extrêmement variées : yeux en forme de « grains de café » ou en forme

de « prune », œil ovale, étiré, oblique, bridé, rond, etc. Plus tard apparut la technique du moulage, très répandue chez les Mayas. Il y aurait beaucoup à dire encore sur les différentes techniques de préparation de la pâte argileuse, sur la coloration de la céramique ainsi que sur les procédés de cuisson mais cela nous entraînerait très loin car les Amérindiens étaient arrivés à une grande maîtrise et une remarquable perfection dans cet artisanat.

### Blancs et barbus.

Il est inutile de rappeler ici la légende des dieux blancs et barbus auxquels font allusion les traditions précolombiennes sous les noms de Kon Tiki Illac Viracochoa, Kukulkan, Quetzalcoatl ou Bochica. Le souvenir de ce dieu (ou de ces dieux) fut extrêmement vivace jusqu'à l'arrivée des Espagnols ; or, il est très curieux de retrouver une multitude des terres cuites, véritables portraits d'hommes blancs et barbus mais au profil typiquement sémitique nettement accusé. S'agirait-il là de Phéniciens ayant abordé en Mésoamérique ? Je crois que nous ne tarderons peut-être pas à en savoir plus long, car le nombre de statuettes exhumées lors de ces dernières années et ayant de façon très convaincante les traits distinctifs de la race sémitique est sans cesse croissant. Déjà, vers 1580, le père dominicain Diego Duran posait dans ses chroniques le problème de la présence d'éléments juifs dans le monde précolombien. Cependant, les représentants de la race blanche ne sont pas tous de type sémitique ; il en est d'autres qui pourraient fort bien passer pour des Hittites, des Perses, des Crétois, etc. Le personnage barbu découvert à Balsas, dans le Guerrero, en est un exemple. Alexander von Wuthenau le classe, ainsi que d'autres spécimens semblables, parmi les « ancêtres blancs » du Guerrero, appartenant au monde pré-olmèque. Certaines statuettes féminines, de grande beauté et d'une extrême élégance, surnommées à très juste titre « Pretty Ladies » représentent peut-être aussi une race blanche.



De gauche à droite et de haut en bas : terre cuite de la région de Balsas (Guerrero) — tête dite romaine découverte dans la pyramide de Calixtlahuaca — personnage d'un relief en pierre de Veracruz — son « frère » étrusque sur un monument funéraire.

### Noirs et crépus.

Ce qu'il restait des populations indigènes après les effroyables massacres des Espagnols fut rapidement réduit à l'esclavage, principalement pour l'exploitation des mines. Il s'en trouva pour prendre la défense des indiens opprimés et, l'un deux même, Las Casas, finit par émouvoir Charles-Quint. Mais hélas, le résultat, s'il soulagea sensiblement le sort des malheureux, ne fut que le point de départ d'un horrible commerce qui ne devait prendre fin qu'avec la Guerre de Sécession. C'est ainsi, nous explique-t-on, qu'apparurent les Noirs aux Amériques. Ou plutôt devrait-on dire *réapparurent*, car de lointains ancêtres de race noire y avaient déjà vécu bien longtemps avant ; des crânes négroïdes furent en effet retrouvés dans des couches très profondes en Argentine et des squelettes de l'époque précolombienne mais de race noire ont été découverts au Brésil. La céramique nous livre beaucoup de représentants noirs et spécimens négroïdes en tous genres qui ont dû être largement répandus dans l'Amérique précolombienne. Plusieurs civilisations différentes les ont immortalisés dans l'argile ou dans la pierre, mais les plus doués furent sans conteste les Mixtèques dont l'on peut voir ici quelques chefs-d'œuvre. Des caractéristiques négroïdes frappantes se retrouvent également dans l'art des Olmèques mais il semble y avoir eu là un curieux mélange avec des éléments nettement asiatiques. Les cultures du Manabi et de l'Esmeraldas, en Equateur, sont très riches aussi en types négroïdes.

23

### « Chinescos » et Chinois.

Ce terme bizarre est actuellement employé au Mexique pour désigner des statuettes bien particulières illustrant des personnages de type asiatique assis et comme plongés dans une profonde méditation. Certains *chinescos* de Nayarit sont spécialement curieux et font preuve d'une inspiration fort originale de par leur côté stylisé et semi-abstrait. Mais outre cet aspect artistique, il y a bien entendu l'énigme posée par ces races qu'illustrent les *chinescos* et d'autres céramiques ; certaines évoquent la Chine, d'autres très anciennes, découvertes sur la côte pacifique (— 3000 avant J.-C.), rappellent des terres cuites japonaises de style archaïque et particulièrement des objets de la période jōmon et d'autres encore feraient de parfaits Aïnous.

Parlant ici de la Chine, j'en profiterai pour ouvrir une brève parenthèse afin de vous montrer — d'autant plus que notre capitale vit, au moment de rédiger ces lignes, à l'heure archéologique de la Chine — un bien curieux objet ; chose amusante, il fut déjà présenté à Bruxelles mais... en 1879, où Jimenez de la Espada en parla lors de la troisième session du Congrès International des

Américanistes. Cette statue fut découverte parmi des objets précolombiens, dans une caverne au Pérou en 1865 ; elle représente, ainsi qu'on le voit ci-dessous, un personnage assis sur une tortue autour de laquelle sont enroulés des serpents. Dans chaque main, il tient une tablette inscrite. Les caractères sont chinois et furent identifiés il y a quelques années par le Dr. Dennis Lou, sinologue, qui les traduisit ; il y est écrit *Wu Tang Shan*, soit le Mont *Wu Tang* qui se trouve dans la province d'Hopei en Chine, montagne riche en récits légendaires. Il y est question d'un dieu, *Chen Wu* qui selon la légende serait né de l'union d'une tortue et d'un serpent. Il était vénéré en tant que dieu du nord et divinité de la pluie. Le type des caractères ainsi que le nom même de ce dieu rattachent cette statuette en bronze à la dynastie des Han... Et je referme ma parenthèse.



Faut-il le dire, je vous encourage vivement à lire l'ouvrage d'Alexander von Wuthenau car je ne puis ici vous en montrer qu'une infime partie. Mais quantité de types humains encore bien différents ont dû servir de modèles aux céramistes et aux sculpteurs précolombiens ; témoins par exemple ceux que l'on pourrait nommer les « contre-olmèques », ces populations que l'on

peut considérer comme des représentants d'éléments blancs qui ont dû vivre parallèlement aux Olmèques morphologiquement tout à fait différents, et qui ont peut-être fini par se fondre avec eux. Si cela est, et pour d'autres mélanges de races également, il a dû résulter un métissage extrêmement complexe dans lequel les archéologues n'y retrouvent plus leurs Indiens... Et c'est un peu ce qui se passe.

#### Et les premiers Américains dans tout cela ?

Puisque l'on vient de parler des premiers visiteurs en quelque sorte des Amériques, il nous faut aussi dire quelques mots de leurs hôtes ; si les spécialistes s'accordent pour accepter certaines grandes lignes d'un même schéma, il est bien des points où les querelles sont animées. Déjà lors de la conquête par les Espagnols, le problème divisa les milieux scientifiques et surtout religieux de l'époque. Grave question : les Indiens étaient-ils ou non doués de raison ? Fallait-il les différencier des animaux ? N'étaient-ce pas un peu moins que des brutes ? Après moult discussions, finalement leur qualité d'être raisonnables fut enfin reconnue lorsqu'éclata la bulle du pape Paul III en 1537. Mais puisque le Saint-Père en fit des hommes, ils devaient inmanquablement appartenir à la même création que le restant de l'humanité. Il importait donc de savoir — puisque les Indiens étaient aussi des enfants de Noé — lequel des fils de l'illustre constructeur de l'Arche aurait bien pu être l'ancêtre des indigènes américains... Ceci donna lieu à une foule d'hypothèses fort cocasses mais qu'il serait trop long de détailler ici. Vers la fin du siècle passé, on en était à la thèse d'un célèbre paléontologue argentin, Florentino Ameghino, qui déclarait non seulement que l'Homme était apparu pour la première fois en Amérique du Sud au milieu de l'ère tertiaire, issu de l'*Homunculus Patagonicus* (sic !)..., mais encore qu'il devait quitter cette partie du Monde pour s'en aller peupler « l'Ancien Monde »... Plus près de nous, la théorie de la translation des continents de l'Allemand Wegener, selon laquelle le continent américain se serait détaché de la partie occidentale de l'ensemble formé par l'Europe, l'Asie et l'Afrique auquel il avait auparavant été réuni, faillit fournir l'explication au problème du peuplement primitif. Hélas, trois fois hélas, il ne pouvait en être ainsi car à cette époque, quelque part du côté de l'ère mésozoïque, il était vraiment très peu question de l'Homme sur la Terre...

Puis vint l'anthropologue Ales Hrdlicka armé du détroit de Behring (qui n'était pas encore un détroit, mais un large pont par lequel le glissement des peuples était chose possible) sur lequel il fit passer des groupes humains de chasseurs et de collecteurs l'Asie. Hrdlicka avait certainement lu

les ouvrages anciens car sa théorie nouvelle avait déjà été exprimée en 1589 par un certain Jose de Acosta ! Le point de vue de l'école de Hrdlicka était le suivant : les peuples primitifs d'Amérique proviennent tous d'Asie ; l'entrée de ces peuples s'est effectuée par le détroit de Behring à plus ou moins 10.000 ans d'ici. Leur développement ultérieur s'est réalisé sur les nouvelles terres ; et enfin, l'homme américain à part quelques détails est racialement unique... Et là, il y a bien entendu un pépin car les Tehuelches (Patagons) ont une taille moyenne supérieure à 1,80 m tandis que beaucoup de peuples du Brésil ou de Colombie ne mesurent pas plus de 1,50 m... De plus, il y a une multitude d'autres différences anthropologiques (stature, couleur de la peau, forme des yeux, hauteur de la tête, conformation crânienne, couleur des cheveux, etc.) qui font que l'origine asiatique *seule* est impossible.

C'est alors qu'intervint, en 1924, l'ethnologue français Paul Rivet, organisateur du Musée de l'Homme à Paris, qui démontra l'existence de relations étroites entre l'Océanie et l'Amérique grâce aux migrations des Malayo-Polynésiens réputés grands navigateurs, et celles d'Australiens transitant par l'Antarctique — qui était autrefois, selon le Professeur Mendés-Corréa, plus étendu et de climat plus clément. Ces deux éléments ethniques, selon Rivet, auraient atteint l'Amérique avant l'invasion des Mongoloïdes asiatiques qui imposèrent à l'ensemble des peuples américains une certaine uniformité dans l'aspect extérieur. Toujours selon lui, un quatrième groupe, d'origine ouralienne, vint s'ajouter aux précédents, ce qui donna naissance aux Esquimaux. Trouvant la thèse de Rivet encore trop restreinte, le Professeur Imbelloni de Buenos Aires proposa la sienne dans laquelle il distingue sept peuplements : un premier contingent de peuples archaïques arrivés par voie terrestre : les aborigènes de Tasmanie ; une seconde vague d'une famille apparentée à celle des (anciens) Australiens qui pénétra par voie de terre ; une invasion de groupes identiques à ceux qui peuplaient la Mélanésie qui empruntèrent également le pont de Behring ; un contingent d'aspect proto-indonésien, par voie maritime ; un cinquième courant d'éléments fortement mongolisés ; une sixième vague typiquement indonésienne, et enfin une série de petites migrations récentes parmi lesquelles on compte les Esquimaux. D'après Imbelloni, les plus anciens mouvements auraient eu lieu vers le pléistocène et les plus récents dans les premiers siècles de notre ère. Mais on ne peut s'arrêter en si bon chemin et de nouvelles théories vinrent encore préciser ou infirmer celles que nous venons de survoler rapidement. Je crois qu'une des dernières fut celle du Professeur Salvador Canals Frau de l'Univer-

sité de Buenos Aires et qui fait actuellement école... jusqu'à la prochaine, bien entendu.

Depuis Hrdlicka, les dates ont été sans cesse reculées et nous nous trouvons pour le moment aux environs de 40.000 ans avant notre ère, au paléolithique, pour les premiers arrivants. Le premier courant préhistorique serait celui des *dolichoïdes* (crânes allongés) *primitifs de civilisation intérieure*, venus par la région de Behring mais qui malgré cette origine ne seraient pas de types mongoloïdes mais ressembleraient assez, pour des raisons de caractères raciaux, aux Australiens. On leur donne donc le nom d'australéoïdes. Le second courant fut composé de *piroguiers mésolithiques* venant du nord de l'Asie et voyaguant dans de *fragiles canots* le long de la chaîne des îles Aléoutiennes. Quant au troisième courant, il introduisit tous les caractères mongoloïdes, venu du sud-est de l'Asie, probablement de l'Indonésie, par voie maritime. Enfin, un dernier courant émanant de Polynésie à une époque relativement proche (plus ou moins 500 avant J.-C.). Point n'est besoin d'ajouter qu'en cette matière ce ne sont pas les théories qui manquent et qu'elles peuvent difficilement être considérées comme définitives. Finalement, toutes ces hypothèses se heurtent au même écueil : ces peuples issus des premières migrations (qu'il y en ait eu quatre, cinq, sept ou davantage) représentaient un type de culture très primitive de laquelle il est pratiquement impossible de faire dériver les hautes civilisations où dès les commencements (vers le second millénaire avant notre ère, et même davantage), on relève des traits particuliers, une plastique de terre cuite rare, des structures architecturales avec des complexes cérémoniels, n'ayant aucun rapport possible avec les civilisations préhistoriques qui ont persisté jusqu'à leur avènement tant en Méséo-amérique qu'au Pérou. Et c'est ici que je note un paradoxe pour le moins intrigant : l'archéologie classique veut bien admettre une série de migrations venues du fin fond de l'Ancien Monde, tout d'abord par voie de terre, parcourant des milliers de kilomètres (prenez une carte et jugez de la distance fantastique parcourue !), par exemple de l'est asiatique en passant par Behring et s'achevant à la pointe sud de l'Amérique ; elle n'hésite pas ensuite à considérer comme parfaitement vraisemblables toutes les théories mettant en scène les piroguiers mésolithiques et autres, naviguant sur leurs *fragiles canots* (là aussi, imaginez la croisière !), tous ces exploits se situant allégrement il y a des milliers d'années. Bon, je veux bien. Après tout, il faut bien les faire venir de quelque part. Mais alors, je m'étonne du refus catégorique d'envisager des apports extérieurs, à une époque très récente finalement (si l'on considère les premières migrations), de la part de peuples hautement civilisés et dont on reconnaît bien volontiers les grandes capacités de colonisateurs ainsi que les proues-

ses maritimes ; pas question d'évoquer les Phéniciens, les Crétois, les Egyptiens, les Chinois, les Indonésiens, ou la civilisation de Dongson d'Indochine, qui auraient pu, maintes et maintes fois, aborder le Nouveau Monde et ce à la période où l'on rencontre déjà des statuettes d'argile comme nous en montre von Wuthenau, et où comme par hasard débute les hautes civilisations précolombiennes...

Je comprends mal comment face à ces véritables petites pièces à conviction en argile, il est encore possible de douter des multiples contacts qui ont dû s'établir entre les deux grands Mondes ; Alexander von Wuthenau, lui non plus, n'a pas dû comprendre lorsque, ayant exposé ses travaux devant le Congrès des Américanistes à Barcelone en 1964, un anthropologue américain lui répondit que toutes ces races soi-disant *non-indiennes* ne pouvaient être que des *fantaisies d'artistes*... N'êtes-vous pas aussi quelque peu déconcerté par semblable argument ? Ne pensez-vous pas, au contraire (cela me semble d'une logique éclatante) que si des céramistes précolombiens ont rendu avec une telle fidélité des caractéristiques propres de la race blanche, noire ou jaune, c'est que ces types humains étaient là, devant eux, et leur servaient de modèles vivants ? Je veux bien admettre les talents de visionnaire (ou plutôt d'extrapolation) d'un Jules Verne, mais comment *inventer* une race que l'on ne connaît pas, dont on ignore l'existence ou la non-existence, et la définir dans ses moindres détails ? C'est un peu comme si nous nous mettions à peindre ou à sculpter les éventuels habitants d'une planète située à des milliers d'années-lumière... et que nous tapions tous dans le mille !... Autre chose encore : lorsque les Espagnols débarquèrent aux Amériques, on y parlait environ 600 langues et 1500 dialectes répartis en 125 familles linguistiques, c'est ce que nous disent l'archéologue Hermann Trimborn et le linguiste Franz Boas. A quoi Paul Rivet opposait que l'émiettement linguistique extraordinaire — selon ses termes — des Amériques provenait sans doute de la faible densité de population avant l'arrivée des Espagnols. Possible. Mais si cet émiettement était au contraire une résultante des nombreux contacts extérieurs ? Nous voilà plongés dans la controverse, ce que je me proposais d'éviter. Ce sera donc pour une autre fois. Pour une autre fois aussi, les plausibles origines de ces races extra-continentales ; mais, comme il est toujours bon de relire de temps à autre les anciens numéros de KADATH, je vous renverrai, dans l'attente, à l'avis sur la question émis par Marcel Homet, dans le numéro 6 de la revue.

PATRICK FERRYIN.



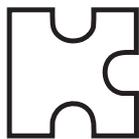
*Le dernier à découvrir l'Amérique : un célèbre amiral génois, du nom de Christophe Colomb. On n'a de lui que des figurations incertaines, dont celle-ci.*

26

#### BIBLIOGRAPHIE

- Alexander von Wuthenau. « Terres cuites précolombiennes, l'image humaine du Nouveau Monde ». Collection l'Art dans le Monde. Ed. Albin Michel. Paris 1969.
- Ales Hrdlicka. « The origin and antiquity of the American Indian ». Ann. Rep. Smithsonian Inst. pp. 481-494. 1925.
- Salvador Canals Frau. « Préhistoire de l'Amérique ». Collection Bibliothèque Historique. Ed. Payot. Paris 1953.
- Walter Krickeberg, Hermann Trimborn. « Les Religions Amérindiennes ». ibidem. Paris 1962.
- Jacques Soustelle. « L'art du Mexique Ancien ». Ed. Arthaud. Paris 1966.
- Pedro Bosch-Gimpera. « L'Amérique avant Colomb ». Ed. Payot. Paris 1967.
- Dr. Dennis W. Lou. « XXXVII Congreso Internacional de Americanistas ». Republica Argentina 1966. Actas y Memorias, vol. IV, Buenos Aires 1968.
- François Hébert-Stevens. « L'art ancien de l'Amérique du Sud ». Ed. Arthaud. Paris 1972.

# PIECES & CONVICTIONS



Voici un cahier consacré à des indésirables de l'archéologie classique, communément appelés « objets du culte », et qui pourraient tout aussi bien être des instruments de mesure, ni plus ni moins. Lors de l'exposition du Petit Palais consacrée à l'art chinois, la désormais célèbre momie en jade de la princesse Teou Wang était entourée d'objets divers : « bijoux » « vaisselle », « bracelets », ils n'étaient pas repris dans le catalogue. Pour la récente exposition au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, on avait retiré à la momie du prince tous ces objets superflus ; même, il n'avait plus droit à son appuie-tête en bronze incrusté de jade : un bloc de bois peint en noir ferait bien l'affaire ! Or, précisément, parmi ces objets figuraient des disques *pí*. Dans « La Chine ancienne (Sequoia-Elsevier, 1968, p. 126), voici ce qu'en dit William Watson : « Les grands jades sont des objets rituels : le *ts'ung*, tube inscrit dans un rectangle, appelé plus tard symbole de la terre par les ritualistes ; le *pí*, disque à large perforation centrale, avec lequel (du moins à l'époque Tcheou) l'empereur offrait un sacrifice au ciel. » Notre compatriote Henri Michel est ingénieur civil des mines. Très tôt, il s'est tourné vers l'histoire des instruments scientifiques et a publié de nombreux travaux dans ce domaine (le premier fut un traité de l'astrolabe). En étroit contact avec la discipline de l'archéologie et de l'histoire — de par son beau-frère, le regretté Henri Lavachery — il publia de nombreuses études sur le développement de l'esprit scientifique dans les hautes études chinoises. Son attention fut attirée par différents objets dont les fameux disques en jade. Depuis 1947, il publia divers articles démontrant que les disques *pí* sont des instruments d'astronomie. Quoique vérifiée par l'Observatoire et l'Institut Royal de Météorologie et de Physique du Globe, cette découverte fut fortement contestée au début, puis ayant permis de comprendre des textes chinois jusque là obscurs, elle fut finalement admise par la plupart des sinologues et des astronomes du monde entier — dont l'éminent spécialiste des sciences chinoises, Joseph Needham. L'auteur a bien voulu revoir et mettre à jour l'article que nous vous présentons.

Si vous visitez le Musée de Préhistoire à Saint-Germain-en-Laye, et que vous vous armez de patience, vous pourrez découvrir au hasard d'une des salles consacrées à l'art gallo-romain, trois dodécaèdres bouletés. Mais attention ! Pas question de chercher des « dodécaèdres »... Regardez parmi les « jeux » : ils portent les numéros 81143C, 65869 et 65915. Dans « Des dieux, des tombeaux, des savants » (Edition revue au Livre de Poche, 1972, p. 37), voici ce qu'en dit C.W. Ceram : « Un interprète voit dans cet objet mystérieux un jouet, un autre un dé à jouer, un troisième une « jauge » servant à mesurer des corps cylindriques, un quatrième un chandelier... La solution la plus vraisemblable — mais loin d'être prouvée — est que

nous sommes en présence d'un instrument de musique ». Et pour preuve, un dessin accompagne le texte, figurant un *faux* dodécaèdre : alors que chaque surface de l'objet est percée d'un orifice rond, on peut voir sur la face antérieure... un trou de serrure. Sans doute pour faire joli, ou peut-être pour faire allusion au fait que les archéologues n'en ont pas encore découvert la clé ? Toujours est-il que l'auteur en rajoute encore : « Les circonstances des découvertes *permettent de croire* qu'ils sont d'origine romaine ». C'est moi qui souligne le flou artistique de l'affirmation. Et il dit lui-même que « les objets de ce genre ont été trouvés dans des endroits au nord des Alpes ». Si vous avez compris pourquoi dès lors le dodécaèdre bouleté peut être considéré comme étant d'origine romaine, moi pas.

Nos lecteurs connaissent Pierre Méreaux-Tanguy pour avoir lu dans ces colonnes plusieurs études de lui sur cette « mystérieuse Celtie ». Né en 1921, Breton de cœur, il regrette seulement d'être le seul de son foyer à ne pas être né dans le Morbihan, bien que, généalogiquement, il soit originaire de cette région de France. Sa formation d'ingénieur chimiste et électromécanicien lui a, à maintes reprises, permis de poser correctement les problèmes concernant le transport et l'érection des mégalithes. Disciple spirituel de Zacharie Le Rouzic, il étudie les traditions locales à la source. Mais on sait aussi à quel point l'Ecole pythagoricienne n'est pas sans rapport avec l'ancienne Gaule. Si ce n'est que là qu'on a retrouvé des dodécaèdres bien particuliers, on peut se demander s'ils n'avaient pas une autre destination que celle de vulgaire instrument de musique. Pierre Méreaux-Tanguy y voit l'ancêtre de nos modernes clinomètres, leur version rudimentaire... à moins qu'il ne faille dire « leur version non-compiquée » ? Cette hypothèse est encore absolument inédite. Parallèlement, et tout à fait par hasard, nous avons eu connaissance d'une hypothèse émise par trois jeunes Soviétiques, et en rapport précisément avec le dodécaèdre. Avant que cette « hypothèse folle » ne soit arrangée par certains auteurs, et que ces jeunes gens ne soient par la même occasion affublés du titre de savants ou de professeurs, nous avons voulu la présenter à nos lecteurs telle quelle fut émise à la source. Puisqu'il existe maintenant une revue d'archéologie parallèle qui « veille au grain » peut-être était-il bon de prendre les devants. Ceux de nos lecteurs qui désirent rechercher le texte original — et qui lisent le russe — verront que ces jeunes gens sont aussi prudents que nous. Il faudra une ou plusieurs années pour que cette hypothèse se vérifie... ou soit infirmée. Si d'aucuns désirent d'ores et déjà la prendre pour une certitude, ce sera à leurs risques et périls. Nous avons préféré suivre la voie de l'information objective et complète.

# LE DODECAEDRE : MESUREUR D'ANGLE ?

*Pierre Méreaux - Tanguy*



« *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.* » (Platon)

28

La civilisation celtique, beaucoup plus mal connue que le domaine gréco-romain, fourmille d'éléments qui nous apparaissent bizarres et incompréhensibles au travers de notre optique moderne, presque exclusivement influencée par la pensée gréco-latine. Dans un article précédent, nous avons déjà essayé de démontrer que le monde celtique, guidé par les Druides, avait atteint un haut niveau technologique et philosophique, nettement supérieur à celui des autres peuples européens. Ajoutons aussi que sa spiritualité, dont l'influence a même touché la Grèce, a été autre chose qu'un ramassis d'idées confuses et barbares et, si son sens réel nous échappe, c'est par manque de documents et d'information.

Le curieux objet connu sous le nom de « dodécaèdre ajouré et bouleté » est resté jusqu'à présent une énigme de l'archéologie gallo-romaine. Il s'agit d'une pièce de bronze creux, en forme de polyèdre convexe régulier, à douze faces pentagonales, vingt sommets et trente arêtes. Chacun des sommets, ou angles trièdres, est orné d'une boule pleine, de petit diamètre. Les faces sont parallèles deux à deux. Dans chacune d'entre elles est percée une ouverture circulaire de diamètre différent, mais celles des faces parallèles ont une dimension apparemment identi-

que. La taille des dodécaèdres européens varie de 40 à 90 millimètres de hauteur et leur poids oscille entre 35 et plus de 1000 grammes. Les faces pentagonales sont soigneusement parachevées et parfois polies, mais l'intérieur de l'objet est resté brut et présente un aspect grumeleux. Les parois sont épaisses de un à trois millimètres, en général. Les ouvertures circulaires ont été retouchées après la coulée, pour obtenir des bords bien nets, aux arêtes vives. Chacune des faces est souvent ornée d'un dessin concentrique, cercle ou pentagone, gravé en ligne creuse ou en ponctué, auquel s'ajoutent parfois cinq ou dix petits cercles ponctuels. La mise en œuvre d'un tel objet, coulé en une pièce, pose un problème de fonderie difficile à résoudre à cause de la minceur des parois et semble n'avoir été possible que par le procédé dit de la cire perdue, malgré l'apparence brute des surfaces intérieures. Sa réalisation seule représente déjà en elle-même un exploit technique et la fabrication du modèle de précision destiné à être reproduit exige une connaissance approfondie de la géométrie des volumes, alliée à une très grande habileté. Et ceci à tel point que certains supposent, peut-être avec raison, que ces dodécaèdres sont une « pièce de maîtrise », analogue au « chef-d'œuvre » des Compagnons du Moyen Age.

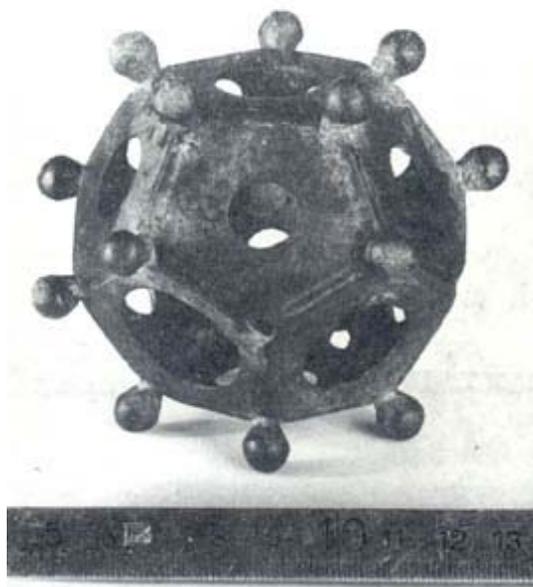
A l'heure actuelle, on en connaît officiellement 53 exemplaires, recueillis principalement dans des sites au nord d'une ligne passant approximativement par les Alpes, dans l'ancienne Celtique, en Suisse, Belgique, Autriche, Pays-Bas, pays de Galles, France et l'ouest de l'Allemagne. On n'en a trouvé aucun dans les régions méditerranéennes, Midi de la France, Italie, Espagne, Grèce et Egypte, à l'exception de celui d'Arles, provenant des thermes de Constantin et malheureusement fort détérioré. Les dodécaèdres bouletés ont été utilisés exclusivement dans les régions celtiques jusqu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère et les endroits où ils ont été découverts ne présentent aucune analogie : on en a trouvé dans et près de camps militaires, de thermes, de théâtres, de tombes et surtout aucun dans un sanctuaire. Il est remarquable de constater que tous sont différents par leurs dimensions et le diamètre de leurs ouvertures. Il ne s'agit donc pas de la reproduction d'un même modèle, mais bien de pièces fabriquées isolément pour un usage probablement bien déterminé.

Il faut ajouter qu'on en a découvert également en Asie, quoique d'un format nettement plus petit, à Taxila et Gummadiduru aux Indes, à Oc-Eo au Vietnam, ainsi qu'en Chine. Ils sont toutefois nettement différents des dodécaèdres européens. Ceux du Vietnam et des Indes, par exemple, sont en or, d'un diamètre de 4 à 9 millimètres et d'un poids souvent inférieur au gramme. Les trous percés dans les faces ont tous le même diamètre. Leur taille minuscule semble exclure toute utilisation pratique autre qu'un usage de parure, mais avec une signification symbolique évidente. Quant au dodécaèdre chinois, dont nous ne possédons qu'une mauvaise photo, il est orné d'une grappe de quatre boules à chaque sommet et les ouvertures dans chaque face semblent avoir toutes la même dimension.

De nombreuses hypothèses ont été émises au sujet de leur usage : pommeau de sceptre, chandelier, calibre de mesure pour les tuyauteries d'eau (?), bilboquet, masse d'armes, jouet d'enfant, instrument de jeu analogue au dé, etc. Tout cela ne semble pas très convaincant, étant donné le petit nombre d'exemplaires connus et la difficulté résidant dans la fabrication d'un objet aussi complexe. Une seule chose est certaine : il n'existe aucune représentation figurée (dessin, sculpture ou autre), ni aucun texte qui puissent nous éclairer sur l'utilisation réelle de ce mystérieux objet.

Il nous faut maintenant revenir brièvement à Pythagore, déjà bien connu de nos lecteurs. Dans la symbolique pythagoricienne, ce polyèdre régulier était l'image du Cosmos, de la Sphère Universelle et cette idée fut suivie par Platon. Le dodécaèdre est, en effet, le plus grand volume régulier à faces égales qui puisse s'inscrire dans une sphère. « Le nombre 5, dit Plutarque, jouit d'une supériorité qui dépasse toutes les autres ; il est souverain dans l'Univers ». Ce nombre engendre les pentagones qui sont les faces du dodécaèdre. Ses douze faces symbolisent les demeures du Soleil dans le Zodiaque, ainsi que les douze mois. Les trente arêtes correspondent au nombre des jours du mois et la multiplication de ces deux nombres, soit 360, exprime pratiquement celui des jours de l'année.

Certains auteurs ont donc pensé à une signification religieuse, magique ou divinatoire, ce qui peut sembler plausible, d'autant plus que les boules garnissant les sommets ont certainement un sens cosmique et se retrouvent sur de nombreuses figures ou objets gaulois, principalement sur les monnaies : pentagrammes bouletés, croissants bouletés, cornes bouletées, etc. Rappelons aussi que plusieurs auteurs anciens ont relevé des analogies très étroites entre le druidisme celtique et le pythagorisme et que l'on peut donc supposer, à juste titre, que le second est



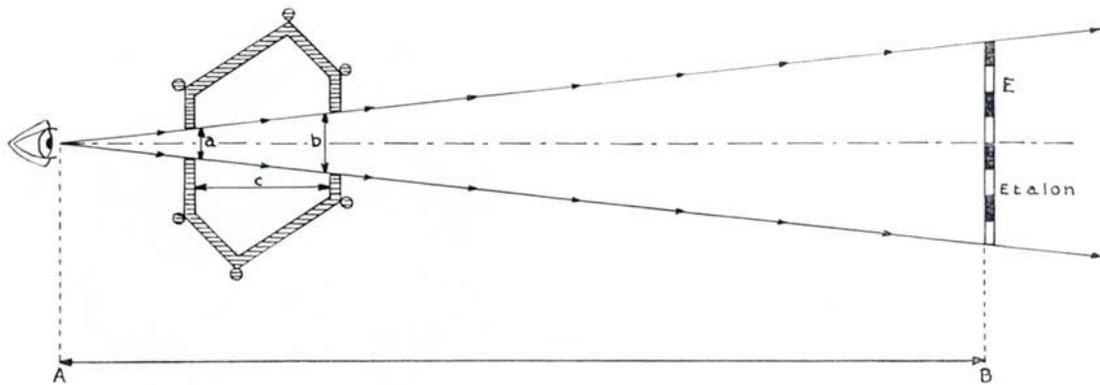
*Le dodécaèdre bouleté du Musée gallo-romain de Tongres (cliché © ACL Bruxelles).*

chronologiquement postérieur au premier et que, par conséquent, cet énigmatique polyèdre aurait été créé initialement par les Celtes et non par les Grecs. Ceci semble d'ailleurs confirmé par l'existence, dans l'ancienne Celtique, de dodécaèdres en pierre, antérieurs à ceux en bronze.

29

Sa signification de symbole mise à part, on peut se demander si un ustensile fabriqué aussi soigneusement et avec autant de précision n'a pas servi également et peut-être même principalement à des fins scientifiques. Si son usage avait été purement symbolique, il aurait été logique de percer tous les trous au même diamètre, pour respecter la symétrie générale de l'objet. Or, comme je le dis plus haut, non seulement les diamètres des ouvertures sont différents, mais, pour un même polyèdre, la taille des trous varie pour chaque paire de faces parallèles. Il en existe donc six paires de dimensions différentes.

Les ouvertures percées en regard dans deux faces opposées semblent identiques à l'œil, mais, après vérification par mesure, on constate une légère différence entre elles. Ceci avait déjà attiré l'attention de l'ingénieur Friedrich Kurzweil, en 1956, lors d'un examen détaillé du dodécaèdre conservé au Museum Carnuntinum, en Autriche. Grâce à l'obligeance de Monsieur Smeesters, directeur du Musée gallo-romain de Tongres, j'ai pu relever les mesures exactes du dodécaèdre de ce musée et les résultats, assez étonnants, confirment ceux obtenus à l'aide de celui de Carnuntum.



On constate que les dodécaèdres peuvent parfaitement convenir pour mesurer sur le terrain des distances prédéterminées par le diamètre des trous, sans devoir utiliser un fil ou un ruban, analogue à notre décimètre. L'appareil permet une visée horizontale, à vol d'oiseau, beaucoup plus précise que celle faite à fleur de sol, ne fût-ce qu'à cause des inégalités de celui-ci et certainement beaucoup plus rapide.

30

Le mode d'emploi est très simple. L'observateur maintient le dodécaèdre à hauteur de ses yeux, soit à la main, soit posé sur un support. Il recule ensuite de telle façon que les deux ouvertures opposées, de diamètre légèrement différent, coïncident optiquement, le trou le plus petit tourné vers lui. Son aide, armé d'un bâton-étalon de longueur connue, par exemple une unité de mesure déterminée, se place à une distance telle que l'étalon, tenu verticalement, s'encastre parfaitement dans l'ouverture, c'est-à-dire dans le champ de visée de l'observateur. La distance entre l'œil de celui-ci et le bâton-étalon sera alors exactement proportionnelle au rapport

$$\frac{c}{b - d}$$

(voir figure). Les six mesures possibles, prédéterminées par la différence des diamètres des trous opposés, sont fonction de la distance intérieure entre deux faces parallèles. Celle-ci est de 40 mm pour l'un (Carnuntum) et 63 mm pour l'autre (Tongres).

Les tableaux A et B donnent les distances utilisables pour chacun des appareils. Les dimensions des trous sont mentionnées en millimètres. Cela n'a aucune espèce d'influence sur le résultat, car ce sont les différences de diamètre qui sont déterminantes, quelle que soit l'unité de mesure employée. Les diamètres des six paires de trous semblent avoir été choisis de façon arbitraire et je n'ai pas pu trouver de relation mathématique entre eux. Mais par contre, les rapports des dis-

tances obtenues constituent une progression arithmétique parfaite (voir dernière colonne des tableaux) :

- de raison 5 pour Carnuntum (à l'exception du facteur 12,5 proportionnel à la demi-raison)
- de raison 2,5 pour Tongres.

Il est impossible d'attribuer cela au providentiel hasard et cela démontre sans aucun doute possible que les trous ont été percés en vue d'obtenir, par visée, des distances parfaitement proportionnelles. D'autre part, en utilisant des bâtons-étalon de longueurs différentes, on peut multiplier les distances mesurables à l'infini, mais elles resteront toujours proportionnelles entre elles. L'emploi du dodécaèdre comme instrument d'arpentage est basé sur les propriétés des triangles semblables. C'est un *mesureur d'angle strictement identique à un clinomètre moderne*, mais d'un maniement simple et donnant un résultat direct sans calcul.

Il est archéologiquement établi que les 53 dodécaèdres bouletés connus furent enfouis vers le III<sup>e</sup> siècle de notre ère, au plus tard vers le début du IV<sup>e</sup>, il y a à peine 1600 ans. Le plus surprenant dans cette affaire est donc qu'on en ait découvert si peu, car nous savons que le bronze se conserve fort bien, même durant plusieurs millénaires. Sauf destructions massives possibles, mais dont nous ne trouvons trace dans aucun texte grec ou romain, cela signifie qu'il a été fabriqué à un faible nombre d'exemplaires et que son usage était probablement réservé à un petit groupe de personnes, une bonne cinquantaine (?) tout au plus pour toute la Gaule ! Cela pourrait porter à croire qu'il s'agit d'une confrérie très fermée de « constructeurs », analogues aux maîtres-d'œuvre médiévaux, et utilisant une géométrie basée sur le pentagone. Comme nous retrouvons cette même géométrie pythagoricienne dans certains cromlechs et alignements mégalithiques, il y a peut-être là un lien à établir de l'un à l'autre.

<b>Tableau A - Dodécaèdre de Carnuntum</b>					
Distance intérieure entre deux faces parallèles : 40 mm					
Diamètre des trous		Différence	Rapport c = 63	Distance AB	Rapport des distances
a	b	d	d		
20,1	20,3	0,2	315	315 E	1
13,2	13,7	0,5	126	126 E	2,5
21,4	22,4	1	63	63 E	5
25	26,5	1,5	42	42 E	7,5
15,3	17,3	2	31,5	31,5 E	10
10,5	13	2,5	25,2	25,2 E	12,5

<b>Tableau B - Dodécaèdre de Tongres</b>					
Distance intérieure entre deux faces parallèles : 63 mm					
Diamètre des trous		Différence	Rapport c = 40	Distance AB	Rapport des distances
a	b	d	d		
16	16,2	0,2	200	200 E	1
7,5	8,5	1	40	40 E	5
10,5	12,5	2	20	20 E	10
20	22,5	2,5	16	16 E	12,5
12,5	15,5	3	13,33	13,33 E	15
12,5	16,5	4	10	10 E	20

31

**BIBLIOGRAPHIE**

Benoit Fernand

« Deux énigmes archéologiques : dodécaèdre perlé d'Arles et anneau octogonal bouleté de Vichy ». Ogam - IX - 2 - avril 1957.

Coulon R.

« Essai de reconstitution des dodécaèdres creux, ajourés et perlés ». Rouen - Caignard - 1910.

de Saint-Venant J.

« Octaèdres perlés en bronze creux ajourés de l'époque gallo-romaine ». Nevers - Mazon Frères - 1907. Brochure rarissime.

Deonna Waldemar

« Les dodécaèdres gallo-romains en bronze ajourés et bouletés ; à propos du dodécaèdre d'Avenches ». Bulletin de l'Association Pro Aventico. XXI - 1954.

Kurzweil Friedrich

« Das Pentagonododekaeder des Museum Carnunticum und seine Zweckbestimmung ». Carnuntum Jahrbuch 1956 - Wien 1957.

Laur-Belart R.

« Notes sur le dodécaèdre d'Avenches ». Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Uhrgeschichte XLIV - 1954.

Le Roux Françoise

« Notes d'histoire des religions ». Ogam - VII - 5 - Octobre 1955.

Malleret Louis

« Les dodécaèdres d'or du site d'Oc-Eo ». Artibus Asiae - Institute of Fine Arts - XXIV - 3/4 - 1961.

Marshall John

« Excavations at Taxila ». Archeol. Survey of India - Annual Report 1912-1913.

Muhammad Hamid Kuraishi

« Trial excavations at Alluru, Gummadiduru and Nagarjunikonda ». Archeol. Survey of India - Annual Report 1926-1927.

Nash-Williams V.E.

« The roman frontier in Wales ». 1954.

Reinach Salomon

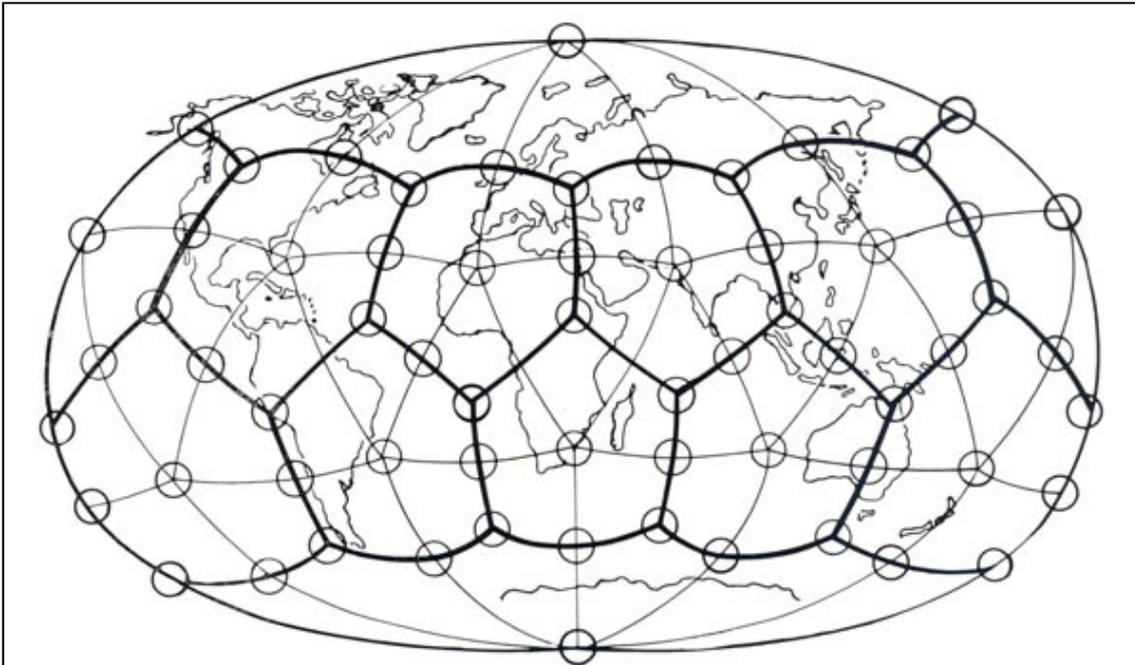
Sans titre (critique de livres). Revue Archéologique - Janvier-Juin 1911 - XVII - page 464.

Saint-Michel Léonard

« Situation des dodécaèdres celto-romains dans la tradition symbolique pythagoricienne ». Bulletin de l'Association Guillaume Budé N° 4 - 1951.

Thévenot Emile

« La mystique des nombres chez les Gallo-Romains. Dodécaèdres bouletés et taureaux tricornus ». Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est. VI - 3 - 1955.



### L'hypothèse folie de trois Soviétiques.

32

Platon avait dit quelque part que la « Terre vue du ciel ressemble à un ballon cousu de douze pièces de cuir » ; le système pythagoricien est, lui aussi, basé sur le dodécaèdre comme image du Cosmos. Un étudiant à l'Université des Beaux-Arts de Moscou, Nikolaï Gontcharov, s'était posé la question du pourquoi de cette assimilation. Ayant pointé sur une mappemonde les grands foyers de cultures de l'Antiquité, il leur trouva une répartition géométrique. Par la suite, aidé de deux amis ingénieurs, Valeri Makarov et Viatcheslav Morozov, il construisit un modèle de la Terre basé sur le dodécaèdre. Ce schéma fut précisé plus tard par l'adjonction aux pentagones de vingt facettes triangulaires, formant ce qu'on appelle un isocaèdre, pour aboutir à la projection que nous vous avons reproduite ici. Il faut dire que ce n'est pas le premier modèle proposé de la Terre, et l'idée peut paraître démentielle.

Mais voyons quand même ce qu'on trouve sur ce modèle. Essentiellement des arêtes et des points d'intersection ou nœuds. Il vous sera aisé de localiser sur certains de ceux-ci des berceaux de civilisation : le Pérou, l'île de Pâques, l'Irlande, la vallée de l'Indus, la Chine, le golfe Persique et l'Égypte. Certains des « blancs » relèvent de l'archéologie romantique : un nœud se situe aux Açores (l'Atlantide ?), un autre en Mongolie (le désert de Gobi ?). Il s'agira de vérifier tout cela. Mais nos auteurs sont, nous l'avons vu, pluridisciplinaires, et sur le même modèle, ils localisèrent d'autres points remarquables du globe :

- les gisements pétrolifères d'Afrique du Nord, du golfe Persique, de l'Alaska, du Texas, du Canada, d'Amérique du Sud et de Sibérie occidentale. De même que les mines d'or d'Afrique du Sud.
- l'île de Pâques, au sommet d'un triangle, est, on le sait, un centre d'anomalies magnétiques ; les Açores, nœud de deux pentagones, sont des centres de pression atmosphérique ; les Bermudes, avec leur fameux « triangle de la mort » sont le centre de... quoi, au juste ?
- le long de certaines arêtes soufflent des vents importants, tourbillonnent de grands courants océaniques, ou viennent se piéger les orages magnétiques causés par les éruptions solaires. Certaines coïncident, en plus, avec des chaînes montagneuses sous-marines ou des zones de fracture de l'écorce terrestre.
- les principales régions d'hibernation des oiseaux migrateurs s'inscrivent, elles aussi, dans ce modèle ; de même d'ailleurs que les « refuges de survie » où les animaux résistèrent aux glaces voici 10 ou 15.000 ans.
- enfin, rappelons que si la plupart des dodécaèdres bouletés proviennent de l'ancienne Celtie, il en est qui furent retrouvés en Chine et en Indochine, celle-ci se localisant à l'intersection de deux pentagones.

Voilà de quoi rêver, non ? Sans imagination, la science ne serait rien. A condition de garder à l'esprit qu'on évolue dans le rêve, il est bon parfois de se plonger dans des « hypothèses folles ». Mais tel est le lot de l'hypothèse que, après l'avoir tournée et retournée sous toutes ses facettes, l'auteur doit la présenter au grand jour... et subir les critiques. En l'occurrence, elles n'ont pas tardé. On s'en doute, si l'hypothèse est défendable pour certains endroits, elle laisse des « blancs » à d'autres, et par conséquent, il ne s'agirait là que de coïncidences. Disons cependant que celles-ci s'amenuisent lorsqu'on les voit concerner successivement plusieurs disciplines. Il n'empêche qu'on est encore loin du compte, et que ce modèle-ci de la Terre n'est pas prêt d'être accepté. Et pourtant, il fut celui de Platon...

I. V.

(adapté de Spoutnik n 9 de septembre 1974, repris de la Komsomolskaïa Pravda).



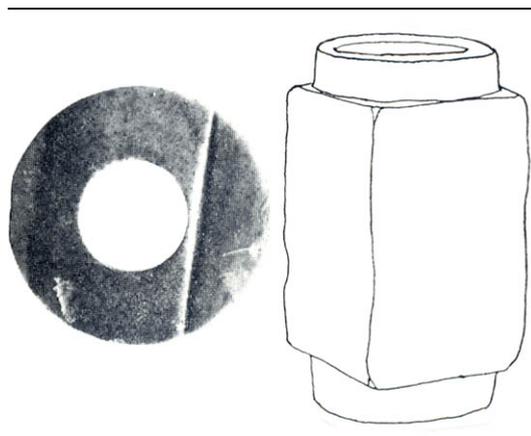
## LE DISQUE PI : JADE ASTRONOMIQUE

*Henri Michel*

Tous les collectionneurs connaissent certains jades de haute époque, qu'ils classent, à défaut de mieux, sous le nom de « jades rituels ». C'est une désignation commode. Personne, jusqu'ici, n'a pu dire à quel rite ces instruments se rattachent. Le premier de ces jades est le *pî*. C'est un disque peu épais, percé d'un trou central ; son diamètre extérieur varie de quelques centimètres à plusieurs décimètres (1). Le trou occupe entre le tiers et le cinquième du diamètre total. Les *pî* les plus anciens sont dépourvus de toute décoration. Leur surface est unie. Plus tard, cette surface revoit une ornementation de plus en plus fouillée : d'abord de simples grains, puis des dessins hiératiques représentant des phénix ou des *t'ao-t'ieh* ; fréquemment le sujet du décor est un couple de dragons ou « hydres ». Le second « jade rituel » est le *ts'ung*, un tube assez trapu, de section carrée à l'extérieur, ronde à l'intérieur. A ses deux extrémités, le *ts'ung* comporte un collet rond, tangent aux faces latérales du prisme. Comme le *pî*, ce jade ne porte, à l'origine, aucune décoration. Il évolue également en proportions comme en surcharges, et le baroque l'emporte bientôt sur le classicisme.

Quelle est la signification du *pî* ? Tous les sinologues acceptent la définition du Commentaire du Chou-li, donnée au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, et suivant laquelle « avec la tablette ronde *pî*, le Maître des Cérémonies rend hommage au Ciel ; avec le tube jaune *ts'ung*, il rend hommage à la Terre ». Ce texte est de plus de douze siècles postérieur aux jades dont il traite ; le sens ésotérique de ces objets peut donc avoir été perdu, et seul un rite

1) Un des plus grands *pî* qu'il m'a été donné de voir a récemment été offert sur le marché européen. Son diamètre est de plus de 40 cm et son épaisseur de 5 cm.



33

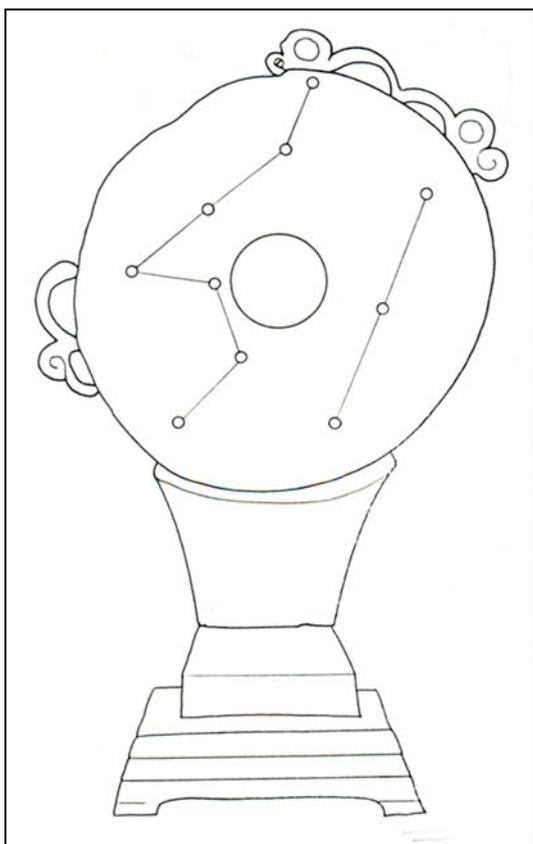
*Modèles archaïques d'un disque pî (à gauche) et d'un ts'ung (à droite).*

inexpliqué peut avoir subsisté. Satisfaits d'une interprétation symbolique, les commentateurs ont, une fois pour toutes, admis que le *pî* était un symbole du Ciel, le *ts'ung* un symbole de la Terre, sans se demander comment on était arrivé à ce concept. Les symboles ne sont pas inventés de toutes pièces ; ils ne sortent pas du néant. S'il est chez nous un symbole sacré, c'est bien celui de la croix. Il constitue le signe auquel se reconnaissent les chrétiens, l'exorcisme auquel ne résiste pas le démon. C'est la croix d'honneur que nous portons fièrement sur la poitrine. Rien ne marque son origine et ne rappelle le gibet sur lequel les Romains exécutaient les criminels. La croix a pris toutes les formes ; elle a reçu toutes les ornementations imaginables. Celui qui ignorerait notre Histoire Sainte ne pourrait en rien rattacher ce symbole à un horrible instrument de supplice. Il en est de même pour le *pî*. Oubliant les principes de l'astronomie, beaucoup de sinolo-

gues n'ont pas pu imaginer que le *pī*, à son origine, était un instrument astronomique, de même que le tube *ts'ung*.

J'ai été éclairé à ce sujet par un grand *pī* appartenant à ma collection et reproduit ci-dessous. Il porte sur une de ces faces les deux « hydres ». Sur l'autre, on voit gravés les schémas de deux constellations. L'une d'entre elles est facilement reconnaissable : c'est la Grande Ourse, seule constellation commune à l'uranographie chinoise et à la nôtre. Cet astérisme, le plus caractéristique du ciel boréal, sert de base, en Chine comme chez nous, au repérage céleste. De l'autre côté du trou central et symétriquement par rapport à lui, se voit une chaîne de trois étoiles. L'uranographie chinoise ne laisse aucun doute sur son interprétation : il s'agit du groupe appelé « la Haie d'Honneur ». Le ciel chinois est, en effet, l'image de la Cour Impériale. Le souverain du Ciel, Chang-ti, siège au pôle. Autour de lui, les membres de sa famille et ses dignitaires constituent des constellations dont la plus importante est cette « Haie Orientale ». Elle comprend quelques étoiles de notre Dragon, deux de Céphée. Toutes sont brillantes et faciles à repérer. Ainsi donc, la gravure du *pī* représente les astres circumpolaires, et le pôle lui-même est au centre du trou (2).

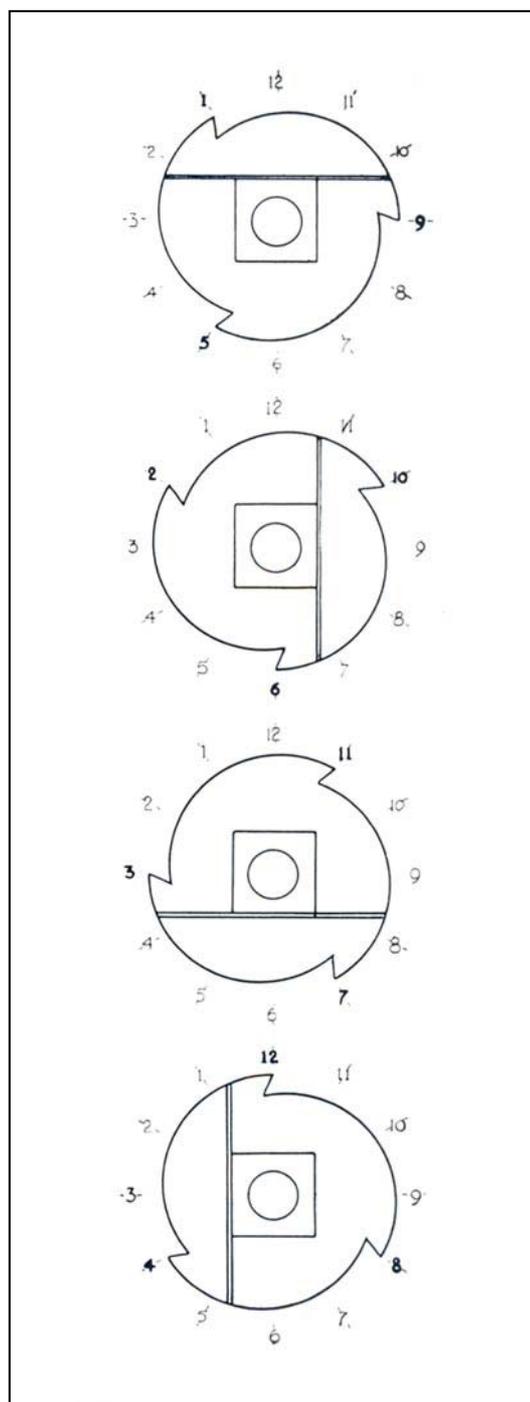
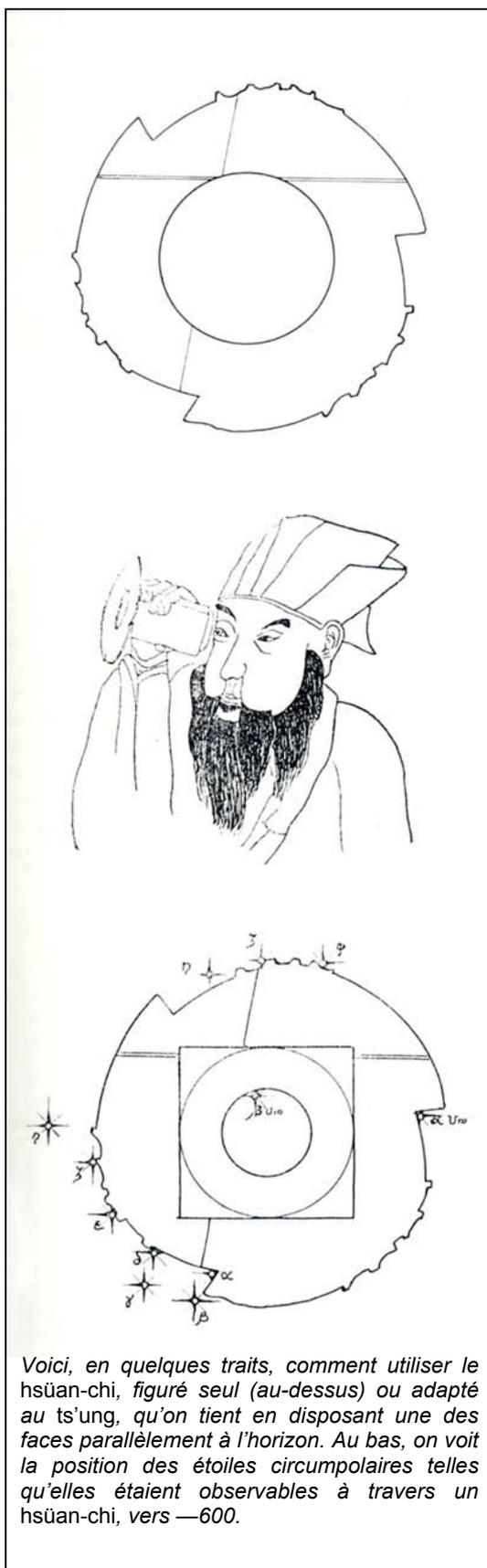
34



Les *pī* les plus anciens peuvent dater du X<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Vers -800, on en voit apparaître une variante qui a fort intrigué les sinologues. Le *hsüan-chi* est également un disque de jade dont le diamètre est de l'ordre de 15 centimètres et l'épaisseur de quelques millimètres. Ce disque est percé en son centre d'un trou dont le diamètre est sensiblement plus grand que pour le *pī* : il atteint la moitié du diamètre extérieur. Le bord du *hsüan-chi* est découpé en forme de rose à rochets : trois grandes dents, à 120° l'une de l'autre, débordent franchement sa périphérie. Entre elles, le disque présente généralement trois séries de petites indentations. Deux lignes droites sont gravées sur une de ses faces ; l'une est sensiblement diamétrale ; l'autre est à peu près perpendiculaire à la première et tangente au trou central. Cette dernière ligne est double. D'après les textes anciens, le *hsüan-chi* est combiné avec un tube de jade, le *hêng*, dont la description correspond exactement à celle des anciens *ts'ung*. On peut, à mon avis, identifier le *ts'ung* au *hêng*. C'était un tube optique, un « tube de visée » qui pouvait être dirigé vers les étoiles et permettait de mieux les localiser. Le *hsüan-chi*, avec son large trou, semble tout destiné à s'adapter au collet du *ts'ung* ou *hêng* ; la double ligne tangente au trou central s'aligne avec une des arêtes du tube carré. L'observateur dirige cet engin vers les plus brillantes des étoiles circumpolaires en tenant à la main le tube, et en disposant une de ses faces parallèlement à l'horizon. Le *hsüan-chi* constitue ainsi un gabarit, autour duquel se rangent les étoiles de la Grande Ourse et de la Haie d'Honneur ; on peut y ajouter alpha de la Petite Ourse, notre polaire actuelle. Si l'on calcule les coordonnées des circumpolaires pour l'année —600, et si on les reporte en projection sur une carte, on constate qu'elles se logent exactement dans les indentations du *hsüan-chi*. On voit en outre que la ligne diamétrale tracée sur ce jade marque la direction du colure des solstices. Le centre du trou, ou l'axe du tube optique, marque exactement le point qu'occupait le pôle céleste, 600 ans avant notre ère. Au voisinage immédiat de ce pôle, il n'y avait, à l'époque, aucune étoile visible à l'œil nu. La plus brillante des voisines était bêta de la Petite Ourse, notre Kochab, qui était alors à 7° du pôle et tournait autour de lui. Les dimensions usuelles du *ts'ung* sont telles que cette étoile apparaît exactement sur le bord intérieur du tube, dont elle parcourt la circonférence en un jour sidéral.

Il ne sera peut-être pas inutile de reproduire ici

- 2) Il est intéressant de constater que si l'on reporte sur les « hydres » les schémas des deux constellations, les pattes et les nœuds des queues coïncident à peu près avec les étoiles. Ces « hydres » ne seraient donc, à tout prendre, que des figures astrognostiques analogues à nos Ourses, notre Lion, etc.



Remarquons encore qu'en faisant quatre fois pivoter sur son axe le tube carré — comme figuré ci-dessus — on arrive à faire marquer aux trois dents du *hsüang-chi* douze angles horaires qui correspondent aux douze heures du jour chinois. L'instrument peut donc être assimilé à notre nocturlabe, notre « cadran aux étoiles », que nous ne construisons qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. (3, page suivante).

quelques passages des anciens livres, jusqu'ici inintelligibles, et que mon hypothèse éclaire singulièrement :

« Le *pî* est rond à l'extérieur, qui symbolise le Ciel, et carré à l'intérieur, qui symbolise la Terre »... « Le *pî* qu'on emploie lorsqu'on requiert le service des experts est de cette espèce qui est carrée au centre et ronde à l'extérieur » (extraits du « Po hu t'ung » de Pan ku).

« Le *siuan-ki yü-hêng* est un instrument pour observer les constellations célestes ; on peut le faire tourner ».

« On suspend le *ki* pour le faire tourner et on observe au moyen du *hêng*. On fait tourner le *ki* et on observe par le *hêng* pour connaître les planètes et les mansions ».

« La partie de l'instrument qu'on meut en tournant était le *ki* ; la partie qu'on tenait à la main pour observer était le *hêng*. L'une et l'autre en jade. Avec eux, on regardait les degrés de mouvements ».

« Le pôle nord exact est au milieu du *siun-ki* ».

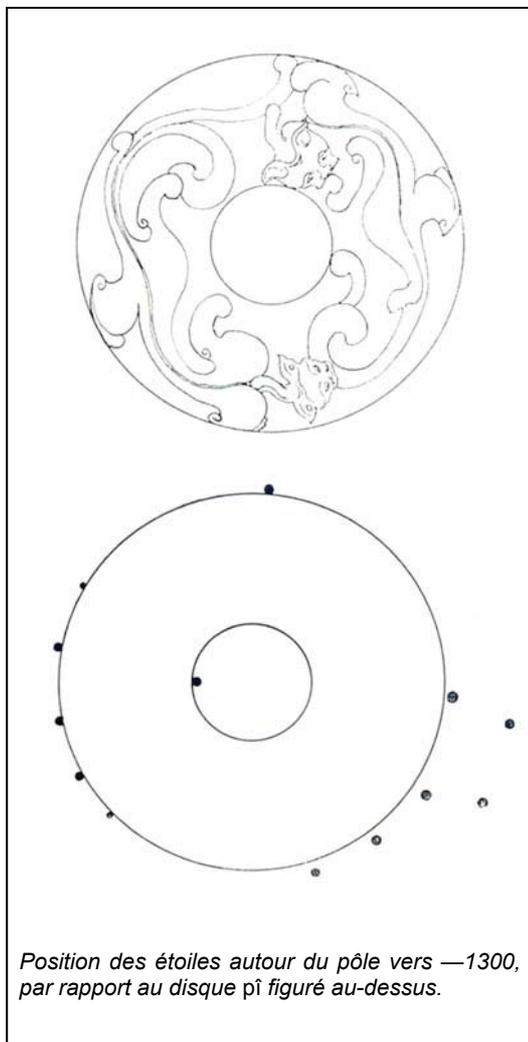
Dans mes premiers articles, j'ai émis l'avis que le *hsüan-chi* était l'instrument le plus ancien, et que le *pî* en serait une forme dégénérée. Les experts m'ont fait observer, à juste titre, que tout au contraire, le *pî* était de loin l'objet le plus antique. Son origine peut être reculée jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et peut-être même plus haut. Le *hsüan-chi* a d'ailleurs les caractères d'un instrument minutieusement perfectionné. Il ne peut avoir jailli d'un seul coup du cerveau d'un astronome. Tout ce que nous savons des instruments anciens montre qu'ils sont, à l'origine, très simples, rudimentaires et parfois même inexacts : c'est le cas pour les gnomons, les cadrans solaires, les globes, les armilles. Il doit en avoir été de même en Orient.

36

Si le *pî* date de douze ou treize siècles avant notre ère, examinons l'état du ciel à cette époque. A cette date, l'éclat des étoiles circumpolaires était voisin des valeurs actuelles : le mouvement propre de ces étoiles, en 3000 ans, échappe aux mesures à l'œil nu. On peut dès lors tracer facilement la carte ; il faut se limiter aux étoiles les plus brillantes que la 4<sup>e</sup> grandeur, celles que l'on verrait par une belle nuit et une lune modérée. Les constellations se distinguent alors au mieux, n'étant pas noyées dans un fourmillement d'astres secondaires. Vers — 1300 les étoiles les plus apparentes de la région circumpolaire vont se ranger en cercle autour du pôle, et chose remarquable, ce cercle sera beaucoup plus parfait qu'au VIII<sup>e</sup> siècle. La précession amène le pôle au centre de ce cercle à moins de 1° près. C'est une différence négligeable. (4) Calculons la position de Kochab (bêta de la Petite Ourse) dont j'ai mentionné plus haut le rôle indicateur : vers — 1300, cette étoile était à 6,5° du pôle, les autres à 18°. Pour voir Kochab au bord du trou central

d'un *pî*, il suffit que celui-ci ait un diamètre égal au tiers de celui du disque. On le voit, 12 ou 1300 ans avant notre ère, un simple disque percé pouvait localiser le pôle céleste.

Le moment est venu de voir si cette interprétation n'est pas un simple jeu de l'esprit, une invention



Position des étoiles autour du pôle vers —1300, par rapport au disque *pî* figuré au-dessus.

- 3) Ceci permet de comprendre le nom d' « Instrument des Quatre Déplacements », mal expliqué jusqu'ici. Voir à ce sujet l'interprétation que je crois erronée, de Maspero, « Les Instruments Astronomiques des Chinois », Mél. Chin. & Bouddh. T. VI, 1939, p. 316. On trouvera dans cet ouvrage quelques-unes des citations qui suivent, extraites de « Chou king », « Ts'ai Yong » et « Tcheng Hiuan ».
- 3) En dehors des astronomes, quel est celui qui constate aujourd'hui que notre Polaire est écartée de plus d'un degré du pôle céleste ?

a posteriori. Pour répondre à cette question, il suffit de se demander à quel besoin répondait un instrument apte à localiser le pôle. Comparons à cette fin l'astronomie chinoise avec notre astronomie occidentale. Cette dernière est empreinte de préoccupations métriques. J'entends par là qu'elle s'attache à la mesure du ciel et des mouvements célestes. Les géomètres babyloniens, puis leurs successeurs grecs, ont particulièrement observé les « astres errants », les planètes : Soleil, Lune, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne. Ils ont tôt fait de voir que ces astres se suivent sur une route étroite, sur laquelle ils s'alignent sensiblement. Que cette route ait, en fait, quelques degrés de largeur que pour la localiser on ait noté les constellations qui la jalonnent ; que cette série de douze astérismes, le Zodiaque, soit devenu la base de notre uranographie, il n'en est pas moins vrai que l'Ecliptique est le repère fondamental de notre astronomie (5).

Les Chinois n'ont pas cet esprit géométrique ; ils n'ont pas spéculé sur le système du Monde et pris les mesures de l'Univers. Le seul objectif de leur astronomie est le calendrier. Dans un pays dont toute l'économie est agricole, la fixation des dates du labour, des semailles, de la récolte est la question vitale. Le calendrier est calculé chaque année par un Collège Impérial ; il est distribué en grande cérémonie par l'Empereur lui-même, qui trace le premier sillon du labourage. Dans ces conditions, l'unique mission des astronomes est de déterminer le premier jour de l'an-

née, le solstice d'hiver. A cette fin, ils pouvaient recourir à diverses méthodes : observation du jour où l'ombre méridienne d'un gnomon est la plus longue ; mesure de l'arc diurne du Soleil ; contrôle du passage du Soleil au colure des solstices. Tous ces procédés ont été appliqués par les Chinois.

Le premier serait le plus simple, si l'ombre d'un gnomon au solstice d'hiver n'était pas démesurément longue, donc imprécise. Les Célestes ont tourné la difficulté en contrôlant l'ombre méridienne au jour du solstice d'été, et en admettant que le solstice d'hiver aurait lieu 182 jours plus tard. C'est une méthode rustique et approximative ; c'est aussi la plus ancienne (6). Le second procé-

- 5) C'est un fait digne de remarque, et je ne sais pas qu'on l'ait assez signalé, que l'Ecliptique est ainsi pratiquement visible sur la voûte du ciel, alors que l'Equateur ne l'est pas. Ce n'est que depuis peu de temps, trois siècles environ, que nous avons passé des coordonnées écliptiques aux coordonnées équatoriales. Avant Roemer, les mesures célestes se prenaient par une espèce de triangulation pénible. Il a fallu les horloges à pendule pour que l'observation des passages permette une mesure facile et précise des ascensions droites.
- 6) Je pense avoir identifié l'instrument qui servait à cet usage : le *t'ou-kuei*. C'est une latte de jade, longue de 30 à 50 cm, que, faute d'en connaître l'usage, on dénommait « couteau rituel ». (v. Ciel & Terre, n° 3-4, Bruxelles, 1962).

37

*Un ts'ung en jade (Dynastie des Chang) et un disque pi (Tcheou orientaux), devenus objets rituels.*



dé, qui consiste à observer l'azimut du lever ou du coucher du Soleil au jour du solstice, en marquant des repères à cette fin, se retrouve dans nos alignements mégalithiques et peut-être aussi dans l'orientation de nos temples. Un instrument chinois, récemment découvert, et que l'on peut dater d'un millier d'années avant notre ère, semble destiné à cet office. Enfin, la troisième méthode, qui requiert un sens plus profond de l'astronomie sphérique et un souci de vérification géométrique, peut être utilisée au moyen du *hsüan-chi* : la ligne diamétrale simple que l'on voit à sa surface marque en effet, comme je l'ai dit plus haut, la direction du colure des solstices. Le jour où le Soleil passera par cet alignement marquera la date voulue, et ce, sans devoir attendre une heure particulière : midi pour le premier procédé ; le lever du Soleil, pour le second. (7)

38

De toute façon, il faut connaître exactement le nord. L'astronomie chinoise doit être qualifiée, non pas d'équatoriale, comme on le dit souvent, mais de polaire. L'intérêt de la connaissance du pôle est encore accentué si l'on tient compte du point de vue cosmologique. Le Chinois, dont toute la philosophie est basée sur des correspondances, des relations entre les éléments, les êtres et les actions, considère le Ciel comme reflétant la hiérarchie terrestre. L'Empereur Céleste réside au pôle et sa face est tournée vers le sud. De même, l'Empereur terrestre, Fils du Ciel, trône au centre de l'Empire et la salle du Trône s'ouvre vers le sud. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le Maître des Cérémonies, rendant hommage au Souverain Céleste, cherche l'endroit exact où siège ce dernier ? Quel geste plus simple alors que d'élever le *pî* vers la voûte étoilée, de voir ainsi la place sacrée, le Pivot du Ciel vers lequel devront être orientés les temples, les palais impériaux, les tombeaux des ancêtres ? (8). Ainsi naît un rite qui se perpétuera pendant trente siècles, Mais il est des initiés qui en connaissent

le sens secret, et qui s'exercent à l'approfondir. Vérifiant leurs observations et les comparant entre elles, ils constatent la nécessité d'être plus précis ; ils mesurent la rotation des étoiles autour du pôle ; prennent pour index de ce mouvement, comme nous le ferons plus tard, les « Gardes » de la Grande Ourse, alpha et bêta, couple éclatant qui se meut comme une aiguille sur le cadran d'une horloge. Ils en marquent la projection sur le disque *pî* en y faisant une entaille, et créent ainsi le *hsüan-chi*, le « disque tournant de jade ». Celui-ci est dès lors l'image du ciel, son « symbole ». Il faut à présent repérer ce mouvement par rapport à un alignement fixe. Dans tous les pays du monde, à l'origine de l'astronomie, cet alignement de repère est l'horizon. Le tube carré se prête tout naturellement à concrétiser l'horizontale et la verticale. Relié ainsi à l'horizon terrestre, il devient l'expression, le « symbole » de la Terre. Enfin, ayant soigneusement comparé le mouvement annuel du Soleil au mouvement diurne, les Conseillers du Tribunal de Mathématiques imaginent de marquer sur les disques la position que l'astre du jour devra occuper au jour de l'an. Ils en indiquent l'alignement, sans savoir, bien entendu, qu'ils ont ainsi tracé le colure, car la notion de l'astronomie sphérique leur échappe entièrement. Mais rien n'est plus naturel pour eux que de préciser cette direction, que nous appellerons plus tard l'ascension droite du solstice. Douze cents ans avant notre ère, celle-ci coïncide presque exactement avec celle d'alpha de la Grande Ourse. Coïncidence qui permet de comprendre comment les astronomes de cette époque ont, sans hésitation, adopté ce repère et l'ont gravé sur l'instrument le plus ancien de l'astronomie pratique.

(dessins originaux de l'auteur)

- 7) On remarquera que le *hsüan-chi* sert à observer les étoiles, et que par conséquent il serait difficile d'y voir la position du Soleil. Les Chinois ont depuis longtemps tourné cette difficulté en notant que la Pleine Lune est en opposition avec le Soleil, c'est-à-dire lui est diamétralement opposée. Dès lors, il suffit de vérifier si la Pleine Lune passe au colure ; le Soleil s'y trouvera aussi, mais sur l'autre moitié de ce grand cercle. (Les colures sont les deux grands cercles perpendiculaires à l'équateur et qui passent, l'un par les points solsticiaux, l'autre par les équinoxes).
- 8) Selon L.C. Hopkins (Journal of the Royal Society, 1929) et J. Needham (Science & Civilisation in China, Vol. III, p. 339). l'idéogramme chinois *yang* représente un personnage qui élève un *pî* vers le ciel.

#### Communications

- Les Jades astronomiques chinois. Bull. des Mus. Royaux d'Art et d'Hist. Bruxelles, n° 1-3 ; janv.-juin 1947.
- Les Jades astronomiques chinois. Comm. Acad. belge de Marine. T. IV ; 1947-49.
- Du prisme-méridien au siun-ki. Ciel et Terre, Bruxelles, n° 1-2. 1950.
- Astronomical Jades. Oriental Art ; Spring 1950.
- Chinese astronomical jades. Popular Astronomy ; T. VIII, 5. May 1950.
- Sur les jades astronomiques chinois. Mél. Chin. & Bouddh. Bruges, T. IX ; 1951.
- Les jades astronomiques chinois (en japonais). The Heavens, Shikagen ; n° 4-9, 1952.
- Méthodes astronomiques des hautes époques chinoises. Palais de la Découverte, Paris, 1959.
- Le plus ancien instrument d'astronomie : Le *Pî*. Ciel et Terre, Bruxelles, n° 5-6. 1959.

# POST-SCRIPTUM

## NOUVELLES RECHERCHES

SUR L'ÎLE DE PAQUES (Ed. Laffont, 1973)

Jean-Michel SCHWARTZ

KADATH n° 2:

«Bois parlants et écriture pascuane»

*J'avoue, sans aucune réticence, que je n'ai pas aimé le livre du Dr Schwartz. Dès l'abord, lorsqu'il parle de l'écriture rongo rongo, s'il stipule qu'il a étudié le manuscrit en possession de Francis Mazière, il omet de signaler que Thor Heyerdahl l'avait déjà publié dans « Aku-Aku » en 1957. Le Dr Schwartz n'indique pas les raisons pour lesquelles il a, sur quelque cinquante pages de ce manuscrit, choisi une page plutôt qu'une autre, ni pourquoi surtout, il a retenu quatorze lignes sur les dix-neuf que compte a page. Pourquoi n'a-t-il pas également fait parler les lignes 6 - 10 - 11 et 12 ?*

*L'auteur stipule qu'il n'existe qu'un seul manuscrit. Je crains ne pouvoir être d'accord avec lui. En effet, l'équipe de savants composant l'expédition norvégienne « officielle » publia en 1957 un très important travail comportant les photographies de nombreuses pages d'autres manuscrits. Parmi les signataires de ce travail d'équipe, il faut au moins citer le Dr Thomas Barthel, auteur par ailleurs, de nombreux écrits dont un ouvrage de 375 pages avec 67 tableaux recouverts de signes. S'y ajoutent d'autres linguistes distingués dont certains ont déjà passé de nombreuses années sur les glyphes de l'ancienne civilisation pascuane. Puisque choix il y avait, j'ai fait également le mien. Le Dr Schwartz effectue des comparaisons entre les glyphes pascuans et les idéogrammes chinois. Je ne le suivrai pas sur ce terrain, car afin de satisfaire la curiosité des lecteurs, comme la mienne, il faudrait comparer avec les signes de Mohenjo-Daro, ceux de Byblos, de l'Égypte et d'ailleurs. Ce n'est l'heure, ce n'est pas mon but aujourd'hui.*

*Mais surtout, c'est la première fois que je vois une tentative de décryptage commencer, arbitrairement, par le milieu d'une ligne, aller vers la gauche (je ne m'y oppose pas, bien au contraire) pour reprendre à l'autre bout et s'en retourner vers le milieu ! « Si l'écriture est idéographique, m'écrivit un de mes amis, lequel a lu le livre et mon texte, il est peut-être permis de le lire tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et la méthode du Dr Schwartz est peut-être valable. Qu'en pensez-vous ? » Je ne retire rien de ce que j'ai dit : qu'il faille commencer à droite ou à gauche ou alternativement à droite puis à gauche me paraît normal. Mais commencer vers le milieu, s'en aller dans un sens, revenir ensuite au bout de la ligne et retourner vers le milieu : non !*

*Dans sa traduction, l'auteur stipule que les glyphes n° 5 et 6 de la seconde ligne représentent deux démons. « Si l'on dessine leur silhouette par un seul trait et si on les superpose, on retrouve la croix gammée ». Je n'ai pas tenté l'expérience, n'ayant que peu de dons pour le dessin, mais un de mes amis a essayé, en vain, d'y parvenir.*

*L'auteur accorde une grande importance aux points qui séparent les signes. Il faut peut-être souligner ici que le manuscrit est une « copie », une « adaptation » (possible ?) d'une tablette. Pas un seul point ne figure sur les fameuses tablettes, somme toute les seuls documents authentiquement anciens sur l'écriture de l'île de Pâques. Le chapitre III de l'ouvrage en cause nous montre une conception du pouvoir d'adaptation de l'auteur : « Uniquement pour la commodité de l'exposé, nous lisons cette ligne de gauche à droite cette fois-ci ». Pourquoi? Pourquoi, sauf si l'on veut faire dire au texte ce qu'on souhaite qu'il dise.*

*La place me manque évidemment pour faire une analyse serrée de l'ouvrage, car il faudrait critiquer — ou accepter, pourquoi pas ? — l'adaptation de quatorze lignes de texte, chaque ligne comptant plus de vingt signes. C'est manifestement trop. En quatorze lignes de texte rongo rongo, et cela il faut le souligner, le Dr Schwartz prétend nous donner l'explication de tous les mystères de l'île de Pâques ! A ce propos, l'auteur paraît à certain moment avoir confondu le « mana », puissance suprasensorielle (!) ou supranaturelle avec un système de cordages dans lequel la statue jouait le rôle de poulie maîtresse. Ce « mana » était détenu, selon les traditions, par quelques initiés, dont le souverain.*

*Il est pour le moins curieux que le travail du Dr Schwartz n'ait pas, avant tout, fait l'objet d'une communication à l'une ou l'autre des sociétés savantes prodigieusement intéressées par la solution éventuelle de ce problème qui « énerve » les spécialistes depuis un siècle. Voyez le cas du professeur brésilien Vaz de Melo. Dès qu'il sentit qu'il avait obtenu des résultats (dont nous ne connaissons rien encore), sa découverte fit l'objet d'un communiqué qui, grâce aux agences de presse, effectua le tour du monde en l'espace de quelques heures.*

*« Nouvelles recherches sur l'île de Pâques » a paru dans une collection destinée au grand public. C'est une erreur que le lecteur payera cher... le prix du livre, sans rien pouvoir y comprendre. Pour comprendre l'auteur, pour pouvoir le suivre sur le chemin qu'il veut nous faire parcourir, il faut avoir déjà une grande connaissance de tout ce qui concerne l'île de Pâques et avoir lu plusieurs sinon de nombreux livres sur le sujet.*

*Je relèverai aussi qu'une étude approfondie et simultanée des pétroglyphes, malgré des différences fondamentales, pourrait être d'une aide précieuse dans la compréhension de la tradition culturelle et religieuse des Pascuans. Enfin, un manuscrit, quelle que soit son importance et son intérêt, n'est jamais qu'un document récent, de quelque soixante-quinze ans d'âge. C'est une « copie » et/ou une relation de la tradition orale, alors que le travail devrait commencer, c'est mon avis formel, par les tablettes... lesquelles restent à traduire.*

Albert Van Hoorebeek.

Cote —K

(= brouille les pistes et sème la confusion).

Complément de bibliographie à celle parue dans KADATH n° 2.

Thomson - Report to the National Museum - 1891.

Carroll, A. The Easter Island Inscriptions. Journal of the Polynesian Society - 1892 et 1897.

Hevesy, G. de. Sur une écriture océanienne paraissant origine néolithique. Bulletin de la Société Préhistorique Française - 1933.

Ahnne, E. Les hiéroglyphes de l'île de Pâques - Bulletin de la Société des Etudes Océaniques 1935 et 1936.

Wolff, W. Déchiffrement de l'écriture de l'île de Pâques - Société des Océanistes - 1937.

Lavachery, H. Les pétroglyphes de l'île de Pâques. Bruxelles 1939.

Métraux, A. Ethnology of Easter Island - 1940.

Englert, P.S. La tierra de Hotu Matua - 1948.

Barthel, T. Grundrissen zur Entzifferung der Osterinselschrift - 1958.

Heyerdahl, T. - Archaeology of Easter Island - avec les signatures de T. Barthel, J.V. Knorozov, I.K. Fedorova, A.M. Kondratov, W. Mulloy et G. Figuera. Vol. 2 - 1965.

Barthel, T. Current Trends in linguistics - 1971

\*  
\* \*

#### L'ÉNIGME DES MEGALITHES

(Ed. Gérard-Marabout, 1974)

**E. COARER-KALONDAN et GWEZENN-DANA**

**KADATH n° 6 :**

« Mégalithes bretons : l'intendance ne suit pas ».

40

« Puisque Robert Charroux fut notre starter en la matière, c'est avec joie que nous lui dédions ce livre » : ainsi le druide aveugle dédicait-il son ouvrage précédent, « Les Celtes et les extra-terrestres » (Marabout n° 439). Ceci est la suite, du moins en ce qui concerne la dernière partie du livre, là où il s'agit d'apporter une réponse à l'énigme. Prenez le parti de lire la fin comme un excellent exercice d'imagination, et nous vous conseillerons alors vivement la lecture de tout l'ouvrage. Mais l'archéologie parallèle est chose sérieuse, et nous ne pouvons considérer le colonel Churchward comme une référence ; l'hypothèse de Coarer-Kalondan est pourtant celle-là : les mégalithes furent érigés par des Muans pour signaler les gisements de matière première qui commençaient à leur faire défaut. Lorsqu'il nous écrivit, l'auteur reconnut néanmoins que cela n'expliquait ni Stonehenge, ni Carnac. On comprendra notre attitude, en retrait mais d'accord avec Kalondan, que ces monuments furent dressés là par des gens dont on n'a plus souvenir, et qui abandonnèrent tout. Mais quand on appelle Churchward et Charroux à la rescousse, non ! Avec des arguments du genre « n'oublions pas que la Porte du Soleil de Tiahuanaco comporte un calendrier vénusien » (?), on manque de rigueur, et on arrive à concentrer les bévues, comme c'est le cas lorsqu'il parle de « la pyramide maya de Sainte-Alban en Amérique du Sud précolombienne » :

sic ! C'est Monte Alban, ce n'est pas maya mais zapotèque, et c'est en Amérique Centrale ! Et on s'étonnera encore lorsqu'il dit que « à la lecture des ouvrages de Charroux, il n'apparaît pas que cet écrivain ait eu vent des découvertes de Churchward ». On croit rêver...

Cela me désole d'avoir dû citer ces quelques exemptes, car j'admire beaucoup Kalondan, et je voudrais que vous lisiez ses ouvrages. Il devrait comprendre mieux que quiconque que l'énigme des mégalithes ne se résoud pas en un tour de passe-passe, lui qui en connaît plus sur la question que n'importe quel pontife officiel. Cette érudition, on la retrouve tout au long du livre. Hormis les ouvrages de Fernand Niel, je n'en connais aucun où le problème de ce que sont les mégalithes — et surtout de ce qu'ils ne sont pas — est posé avec autant de pertinence. Plus tard, on dira peut-être de nos pylônes à haute tension qu'ils sont des monuments érigés au dieu EDF. Jacques Bergier a dit un jour que les mégalithes lui rappelaient les réseaux de traquage pour satellites. Bien sûr, ils ne sont ni l'un ni l'autre. Mais lorsqu'on étudie les menhirs et dolmens plus ou moins isolés (les cromlechs et les alignements mis à part), on est bien obligé de supposer qu'ils ne sont pas là par hasard. Kalondan soutient l'hypothèse de chercheurs de la région de Rostrenen, pour qui il s'agit là de sortes de panneaux indicateurs, pour baliser les sources de minerai. Pareilles études sont menées également dans notre pays par Messieurs Brou, quoique à échelle probablement trop réduite. Il est bien connu qu'en allant d'église Saint-Jacques en église Saint-Jacques, on aboutit à Compostelle. L'idée mérite donc à tout le moins d'être approfondie et les études poursuivies.

Toute cela est nettement positif et devrait donc vous inciter à lire le livre de Coarer-Kalondan. Méfiez-vous simplement de petites touches du style « en des dizaines, voire des centaines de milliers d'années » : elles ne sont qu'intuition de l'auteur (tout à fait légitime d'ailleurs !), et servent à amener la partie muenne de l'argumentation. J'attire aussi votre attention sur les illustrations : elles ne sont pas toujours de première qualité, mais ce sont des documents datant d'avant que ne sévissent les restaurateurs de monuments. Enfin, j'ai gardé pour la fine bouche un pavé dans la mare des idées reçues, et que je ne puis m'empêcher de vous citer. Il est une image d'Epinal qui a la vie dure, celle des dolmens-tombeaux. Cela nous a aussi toujours hérisé. Kalondan l'expédie par une analogie pleine de bon sens : « Si toutefois l'on persiste à prétendre que le cairn était une nécropole, parce qu'il contenait des ossements, nous répondrons que, puisque l'on y a découvert des monnaies, le cairn était une banque ou une annexe de la Recette du Trésor. Ce n'est pas une hypothèse farfelue ». Rien que parce qu'il bat en brèche toute une série de ces mythes pseudo-celtiques, je vous conseille vivement de vous laisser guider sur les chemins mégalithiques par ces excellents conteurs que sont le druide Coarer-Kalondan et son épouse Gwezenn-Dana.

Ivan Verheyden.

Cote 2K

(= bon, à condition d'en lire d'autres).

Source des illustrations : Alexander von Wuthenau, p. 2-21 — Vagn Mejdahl, p. 5 — University Museum Philadelphia, p. 2 — Sir Leonard Woolley, p. 8 — John Freeman, p. 11-12 — British Museum, courtesy of Yale University Library, p. 14 — Royal Geographic Society, p. 16 — Walter Mc Crone Associates, p. 17 — Alexander von Wuthenau et Gordon F. Ekholm, p. 23 — Boletín de la Sociedad Geográfica de Lima (septembre 1908), p. 24. — Gioviana de Côm, p. 26 — © KADATH - P. Ferryn, p. 22-28 — ACL Bruxelles, p. 29 — © Pierre Méreaux-Tanguy, p. 30 — © APN Spoutnik, p. 32 — Ostasiatiska Museet Stockholm, p. 33 — © Henri Michel, p. 33-34-35-36 — British Museum et William Rockhill Nelson Gallery, p. 37.